CHAPITRE XXIII

FIN DE LA BATAILLE DE LA MORTAGNE
(4 Septembre-13 Septembre 1914)

Effectifs des armées en présence dans l'Est. — Les armées allemandes sont arrêtées sur la route d'Épinal. Elles s'épuisent et se « vident » peu à peu. — Elles évacuent la Lorraine. — Victoire de l'armée Dubail.

A bataille du Grand-Couronné et la bataille de la Mortagne ne faisant qu'un seul tout et n'étant, en somme, que la continuation et l'élargissement de la bataille de la Trouée de Charmes, nous devons, maintenant, reprendre, à la date du 4 septembre, le récit des opérations de la 1re armée. Elles se développent *perpendiculairement* à celles de la 2e armée et les complètent : car les deux manœuvres sont constamment et étroitement unies. L'ennemi étant maître de la ligne intérieure se porte, comme par une sorte de balancement, tantôt au sud contre l'armée Dubail, tantôt à l'ouest contre l'armée Castelnau ; par contre, les deux armées françaises frappent sur lui, comme deux marteaux sur une enclume. C'est une bataille d'angle qui dure du 28 août au 12-13 septembre. Toutes les parties de cette lutte sont solidaires ; elle s'achève par une même et unique victoire.

Le caractère des opérations accomplies par chacune des deux armées diffère, comme le caractère du terrain où elles se déroulent. La 1re armée fait barrage contre une armée d'invasion dans un pays de montagnes et de bois ; elle lutte courageusement, pied à pied, jusqu'à ce qu'elle l'ait arrêtée d'abord, puis refoulée ; la 2e armée, par une longue action offensive-défensive, tombe du haut d'un rempart naturel sur le flanc de cette même armée d'invasion, s'accroche à elle et ne la lâche pas jusqu'à ce qu'elle l'ait *fixée*, d'abord, chassée ensuite. Selon les ordres supérieurs, les deux armées travaillent à la même œuvre, mais par des procédés différents. Cette bataille partielle — si considérable soit-elle — se rattache, d'ailleurs, au grand plan de contre-offensive du général Joffre. Elle en est le *pivot*.

Après leur victoire de Morhange et de Sarrebourg, les Allemands avaient été bien surpris de trouver devant eux, non pas des troupes affolées et débandées — comme ils se l'étaient tant répété à eux-mêmes — mais des armées bien en main, soudainement en garde et promptes à la riposte.

Alors qu'ils pensaient n'avoir qu'à déboucher en plaine pour prendre à revers la grande armée de Joffre et se jeter sur ses communications, ils sont arrêtés partout ; toutes les issues leur sont fermées. A la Trouée de Charmes ils ne passent pas, à Rambervillers ils ne passent pas, à Nancy ils ne passent pas. Ils ne passent pas davantage à Saint-Dié, point le plus éloigné de leur base d'opération qu'ils aient atteint. C'est ce qu'il nous reste à dire maintenant.

Mais, auparavant, il convient de jeter de nouveau les yeux sur la masse des forces allemandes poussées, en manière de coin, dans

LE VILLAGE DE CRÉVIC

l'étroit espace délimité par le Grand-Couronné, les Vosges et la Mortagne : c'est dans cet angle de terrain que ces armées sans cesse renforcées se sont ruées ; c'est là qu'elles se sont heurtées pendant trois semaines à une barrière un peu élastique, mais infranchissable; elles s'y sont usées, décimées, dégoûtées, jusqu'au jour où elles ont dû prendre le parti de s'en aller.

Cette bataille aux deux fronts étant un des plus beaux épisodes de la grande guerre, un des plus méconnus et des plus mal appréciés, il est nécessaire de faire bien comprendre son importance et son ampleur. Et c'est pourquoi il convient de revenir sur la force de l'offensive allemande dans l'Est, de rappeler ses origines, son accroissement et les circonstances de son rapide déclin.

J'ai déjà cité les paroles d'un des héros de cette campagne, le colonel Champion, quand, du haut de la côte de Borville, il montre à un officier les troupes engagées dans la plaine et dit : « Vous assistez à un événement militaire qui dépasse Marengo et Austerlitz. » Et, en effet, le nombre des combattants, leur ardeur, leur volonté de vaincre font, de cette longue bataille, un drame passionné au moins égal à ce que l'on avait vu jusque-là. Et, peut-être, le colonel Champion ne devinait-il pas toute la pensée du commandement allemand quand celui-ci poussait ses troupes vers ce rempart lorrain qu'il voulait rompre pour aller bien au delà.

EFFECTIFS ALLEMANDS Deux armées allemandes avaient été réunies, dans la période de la concentration, en Alsace et en Lorraine annexées : la VI^e^ armée, commandée par le prince héritier de Bavière ; la VII^e^ armée, commandée par le général von Heeringen.

L'ensemble de ces forces a pu constituer, à certains moments, une masse approximative de plus de 500.000 combattants. Suivons-la dans les transformations qu'elle a subies, au cours des combats qui se sont livrés en Lorraine du 20 août au 12 septembre.

Nous avons indiqué ci-dessus les raisons qui avaient fait confier le commandement de la VI^e armée au prince de Bavière, l'héritier de la plus importante des couronnes allemandes après le kronprinz impérial. Quant à la VII^e armée, on l'avait mise sous les ordres du colonel général Josias von Heeringen, ancien ministre de la Guerre : le cours de sa carrière indique à quel point il doit être l'interprète de la pensée du grand état-major. Né en 1850, Josias von Heeringen a fait la guerre de 1870 dans un régiment de fusiliers hessois. Il y a été blessé et décoré de la croix de fer. Dès 1879, il était détaché au service du grand état-major de l'armée allemande et on peut dire qu'il y passe la plus grande partie de sa vie militaire. Il y fut chef de section d'un des services à partir de 1892 : en 1898, il était nommé directeur du département « de l'Economie militaire » avec grade de général-major. En 1906, il était désigné comme commandant du II^e corps d'armée (Stettin). Mais, en 1909, après la retraite du prince de Bülow, le général von Einem ayant aussi quitté le ministère de la Guerre, von Heeringen fut désigné par l'empereur pour le remplacer. Il remplit ces fonctions jusqu'à l'été de 1913. Ce fut lui qui mit sur pied le grand projet de transformation de l'armée allemande, projet dit des « millards », c'est-à-dire qu'il poussa à l'utilisation immédiate des corps de réserve et, sans aucun doute, au système stratégique qui en dépendait. Von Heeringen quitta le ministère un peu avant la guerre. Falkenhayn lui succéda et fit voter le projet par le Reichstag : mais von Heeringen avait été le véritable initiateur et quand, en qualité de colonel-général, il prit le commandement de l'armée de flèche destinée à opérer sur les Vosges et qui faisait en quelque sorte pendant à celle de von Kluck, il recevait, au premier chef, une mission de confiance. En prenant la tête de la branche gauche de la tenaille et en marchant sur la Trouée de Charmes, il exécutait essentiellement la « manœuvre de l'état-major ».

Assurément, on ne lui avait rien refusé de ce qu'il avait dû exiger pour réussir.

Ainsi s'explique la puissance de ces armées engouffrées dans l'étroit couloir entre Vosges et Mortagne ; ainsi s'explique le soin que prend le haut commandement allemand de les renforcer pendant tout le cours de leur campagne effective.

Mais, une fois que la manœuvre escomptée a décidément échoué, on ne s'entête pas. L'occupation du territoire est si peu l'objectif principal qu'on l'évacue en deux jours et qu'on ramène les troupes sur la frontière, bien au delà de la ligne où s'exerçait immédiatement la pression des armées françaises.

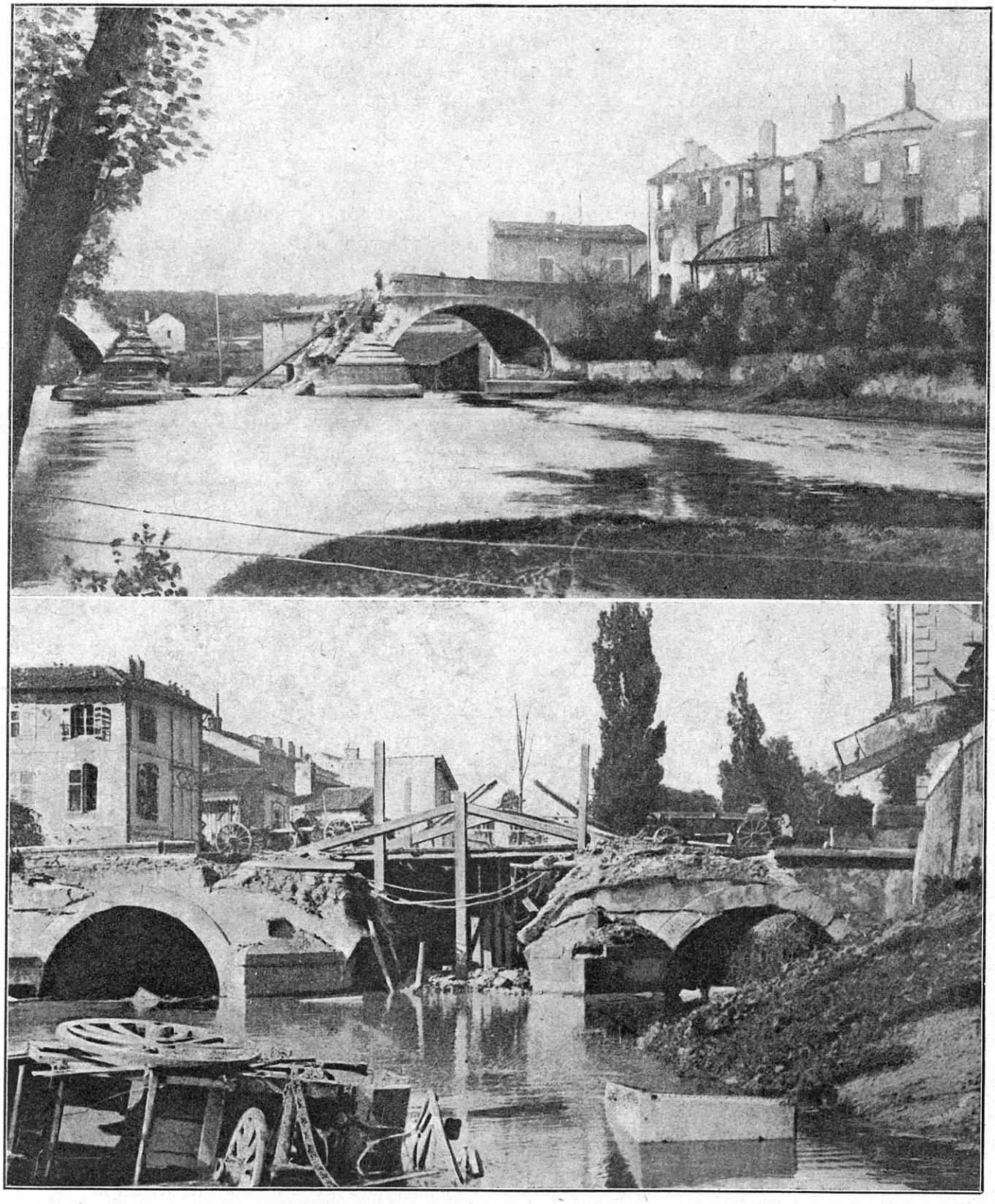
Tant il est vrai que les troupes étaient là pour un but stratégique donné puisqu'on les déplace dès qu'il est démontré que ce but ne peut être atteint.

La composition successive des deux armées allemandes pourrait être représentée par une courbe d'abord montante, ensuite descendante et qui suit chronologiquement la progression et la chute des espérances qu'avait conçues le haut commandement allemand au sujet des opérations de la campagne dans l'Est.

Armée du kronprinz de Bavière. — Au début, l'armée du kronprinz de Bavière comptait trois divisions de cavalerie (saxonne, prussienne, bavaroise) ; cinq corps, dont quatre actifs : II^e corps bavarois (général von Martini), III^e corps bavarois (général von Gebsattel), XXI^e corps ou corps lorrain ; I^er bavarois (von Xylander) ; en outre, le I^er corps de réserve bavarois (von Fasbender) : total environ 215.000 hommes.

Tel est le point de départ. Suivons maintenant la courbe montante, c'est-à-dire l'adjonction, à cette première masse, de formations nouvelles envoyées en renfort, sans parler de la reconstitution des effectifs décimés au cours des premiers engagements de la campagne.

Il faut donner, d'abord, une indication d'ordre général concernant l'emploi des ersatz et des landwehr ; dès le début de la campagne, le haut commandement allemand puisa, dans les ressources des dépôts, à raison d'un bataillon



RUINES LAISSÉES PAR LES ALLEMANDS APRÈS LEUR DÉPART DE LUNÉVILLE

de deux compagnies par brigade, de façon à constituer, dès la fin d'août, dix-sept brigades mixtes *d'ersatz* qui, groupées trois par trois, formèrent six divisions. Trois au moins de ces divisions peuvent être identifiées sur le front lorrain, la division d'ersatz de la Garde près de Lunéville, une division d'ersatz bavaroise et une division d'ersatz saxonne, toutes deux sur la haute Meurthe. Comme on ne trouve aucune trace des trois autres divisions sur une autre partie du front, il est permis de conclure qu'elles furent réparties en brigades dans diverses régions, mais surtout dans celles où opérait l'ensemble de l'armée bavaroise et rhénane.

On trouve, en outre, en Lorraine, dès le mois d'août, un certain nombre de régiments de *landwehr* bavarois, notamment les 1er, 2e, 3e, 13e régiments venus de la 1re région et bientôt groupés en 6e division de landwehr, les 4e et 8e régiments venus de la 2e région et les 6e, 7e, 10e régiments venus de la 3e région, le 13e étant resté en Bavière. En général, la landwehr était répartie en brigades. On peut dire en gros que la landwehr bavaroise, disponible dès le début de la guerre, est jetée en Lorraine.

De même pour les régiments de landwehr du pays rhénan et de la région de Metz : car on identifie les 25e, 65e, 28e, 29e et 68e régiments de landwehr qui avaient été recrutés dans la VIIIe région, ainsi que le 30e régiment de landwehr recruté dans la région de Metz (XVIe région).

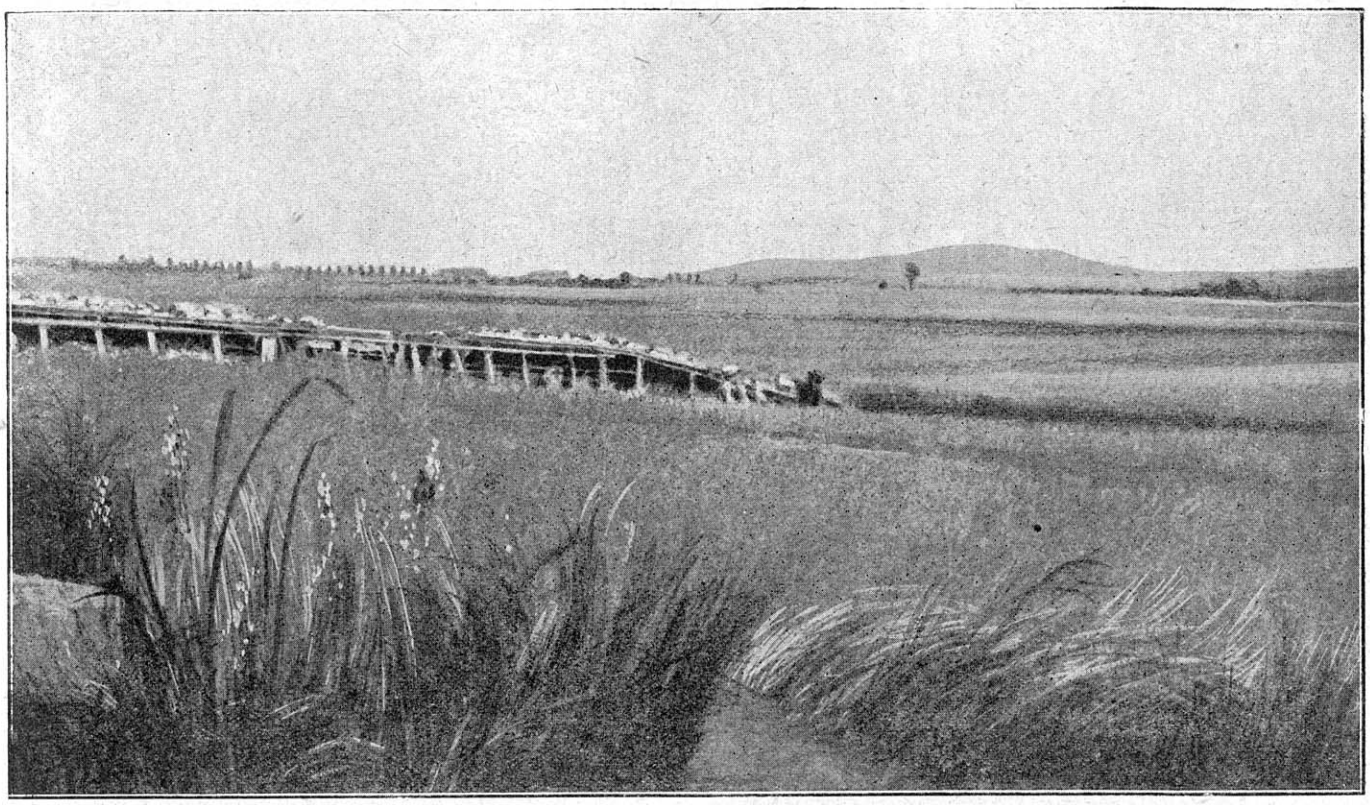
Ces corps, soit ersatz, soit landwehr, constituent un appoint d'une centaine de mille hommes, reçus fin août-début de septembre par la VIe et la VIIe armées, dont 50.000, au moins, pour l'armée du kronprinz de Bavière.

Ce n'est pas tout : cette armée a besoin d'être renforcée dans les premiers jours de septembre pour l'offensive sur le Grand-Couronné. C'est alors que nous voyons apparaître, pour l'opération sur la vallée de la Moselle (Sainte-Geneviève-bois de Cuite), la 33e division de réserve venue de Metz. Dans cette formation figurent la 8e brigade active bavaroise, ainsi que le 67e et le 130e régiments de réserve prussiens. Et cette division elle-même n'était pas seule. Car, d'après un ordre saisi au combat d'Etain, elle était accompagnée, en Woëvre, le 24 août, par les 43e et 45e brigades de landwehr, en plus le détachement Dürr et des troupes de landwehr Franck. On constate aussi la présence de la 32e division de réserve qui, le 10, marche de Pont-à-Mousson sur Montauville et de là sur Thiaucourt. En somme nous relevons l'existence d'un détachement d'armée agissant autour de Metz selon le cours des opérations : d'autres effectifs lui sont encore rattachés.

L'armée du kronprinz de Bavière reçoit de ce chef, pour l'entreprise sur le Grand-Couronné, un concours que l'on peut évaluer à 20 ou 30.000 hommes. Nous avons vu ce détachement d'armée à l'œuvre dans la région de Saint-Mihiel, à partir du 8 septembre, sous le commandement de von Strantz ; il essaye de prendre l'armée de Castelnau à revers et de la couper de l'armée Sarrail : et c'est pourquoi Castelnau est obligé, en pleine bataille, de prélever sur son front, d'abord une division de cavalerie, puis une division de réserve, enfin un corps d'armée (20e corps).

Récapitulons pour ce qui concerne l'armée du prince de Bavière : 215.000 hommes, plus 50.000, plus 20 ou 30.000, c'est un total d'environ 300.000 hommes, dont elle peut disposer au cours de la bataille du Grand-Couronné. Pour la seconde phase de cette bataille (6 septembre), deux corps de l'armée von Heeringen lui seront en outre rattachés. L'héritier de Bavière disposera alors de près de 400.000 hommes. Certainement, cette armée a perdu beaucoup de monde au cours des terribles combats qu'elle a livrés. Mais un perpétuel travail de reconstitution des effectifs l'a entretenue au fur et à mesure du développement des opérations et notamment dans les quelques jours de « trêve » du début de septembre.

Armée von Heeringen. — Au début, l'armée von Heeringen est composée ainsi qu'il suit :



LA COTE DES ÉPARGES VUE D'HAUDIOMONT

le XIV^{e} corps actif (général von Hœningen), qui, à partir du 17 août, a quitté l'Alsace et a été transporté le plus rapidement possible de Mulhouse vers Sarrebourg; de même, le XV^{e} corps actif (général von Deimling). La présence de ces deux corps dans l'Alsace du Sud au début de la guerre semble indiquer que l'idée d'un mouvement direct sur Belfort ou Epinal avait pu être envisagé dès lors, par le grand état-major allemand. Mais la présence de l'armée Pau s'oppose à ce mouvement et les deux corps contournent les Vosges au nord et pénètrent en France par le Donon et les cols septentrionaux.

En plus, l'armée von Heeringen comprend le XIV^{e} corps de réserve (26^{e} division de réserve wurtembergeoise, 180^{e} actif, 119^{e}, 120^{e}, 121^{e} de réserve, et 28^{e} division de réserve badoise : 40^{e}, 109^{e}, 110^{e} et 111^{e} de réserve) (1). Et, enfin, la 30^{e} division de réserve qui formera plus tard, avec la 39^{e} division de réserve, le XV^{e} corps de réserve dont nous allons bientôt indiquer la mission.

Cela donne pour l'armée von Heeringen, à la date du 20 août, trois corps et demi, c'est-à-dire environ 140.000 hommes.

Ce sont particulièrement les transformations de cette armée qui nous permettront de lire, en quelque sorte, dans les intentions du haut commandement allemand.

Constituée en Alsace, elle a pénétré en Lorraine à partir du 20 août et elle s'est mise à la poursuite de l'armée Dubail. Très éprouvée, elle aussi, elle recomplète ses effectifs au cours de ses marches et de ses combats, notamment dans la période du 1er au 4 septembre. En plus, elle bénéficie, comme l'armée du prince de Bavière, d'un renfort d'ersatz et de régiments de landwehr que nous avons évalué à 50.000 hommes environ. Les deux armées combinant, sans cesse, leurs opérations, ces attributions ne sont pas rigoureuses. Les corps s'appuient et passent, au besoin, d'une armée à l'autre.

C'est ainsi que le XIV^{e} corps actif et le

(1) Rappelons que le corps de réserve allemand, qui se compose de deux divisions de réserve, ne compte que 72 pièces d'artillerie, soit la moitié du corps actif.

XIVe corps de réserve de von Heeringen passent de la VIIe armée à la VIe à la date du 6 septembre pour permettre au kronprinz de Bavière le coup que l'on espère décisif sur le Grand-Couronné. Ces corps ont été progressivement retirés de devant Dubail et, à la fin, remplacés par des formations de réserve, ainsi que nous allons l'expliquer.

Ces formations de réserve sont d'abord celles d'ersatz et de landwehr. En plus, le général von Falkenhausen, qui commande à Strasbourg, a pour mission spéciale d'organiser rapidement et de jeter dans la fournaise toutes les troupes qui arrivent de l'Allemagne centrale et méridionale. Il envoie la 19e division saxonne d'ersatz (deux brigades, général von Tettenborn) vers Saint-Michel (Haute-Meurthe), fin août, plus la division bavaroise d'ersatz (trois brigades, de chacune quatre bataillons) au sud-est de Saint-Dié, quelques jours plus tard. Il doit garder sous ses ordres la 30e division de réserve (Strasbourg), qui a été mise antérieurement à la disposition de von Heeringen.

Ces diverses formations entrent dans le décompte des 50.000 hommes attribués ci-dessus à l'armée von Heeringen.

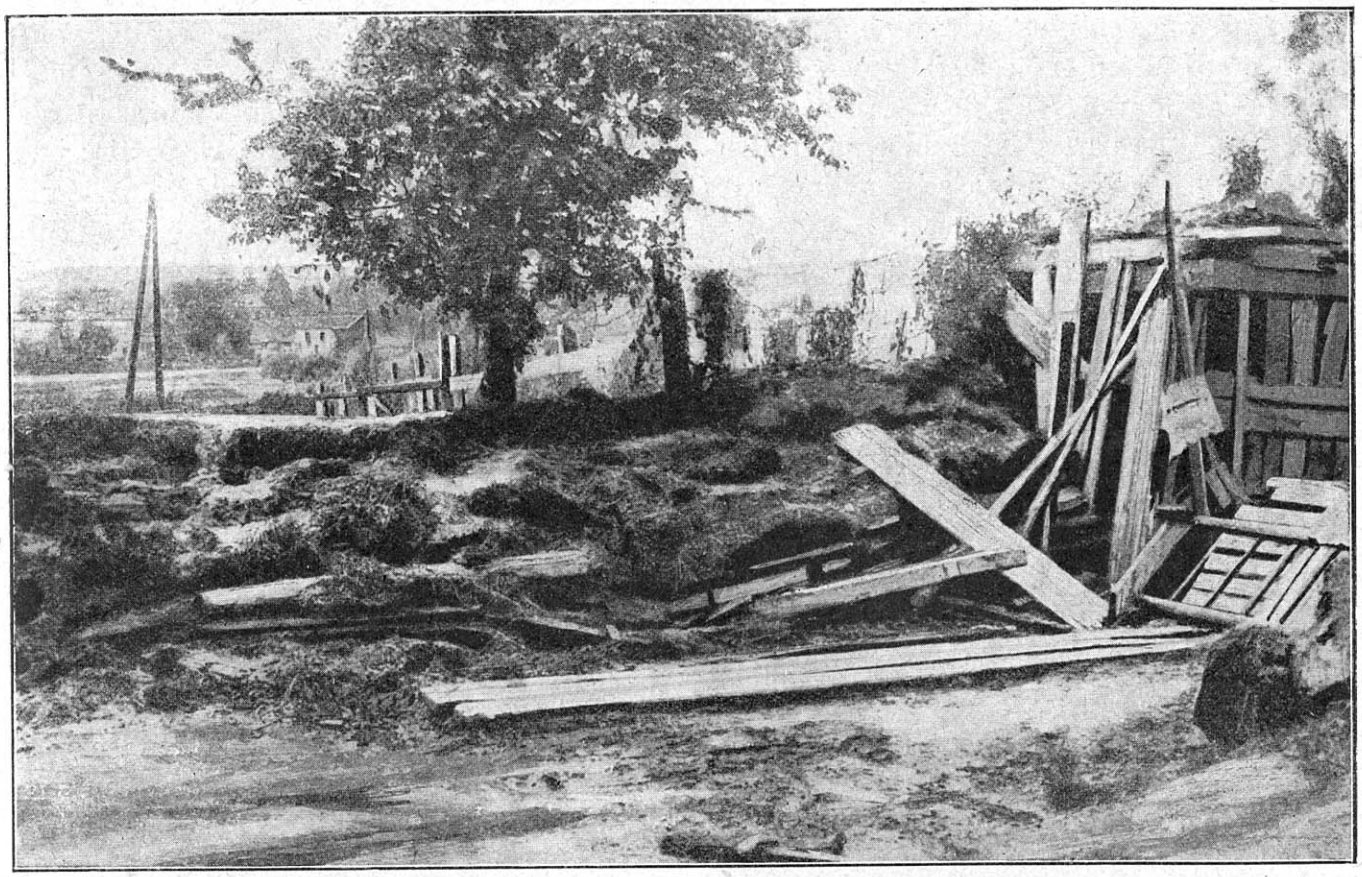
Ce n'est pas tout : dans l'Alsace du Sud opère, en liaison avec l'armée von Heeringen, un important groupement placé sous les ordres de von Gaede : ce groupement semble même avoir eu, un moment, autorité sur les troupes d'ersatz et de landwehr, composant ce qu'un document appelle « le détachement Falkenhausen ». Au groupement von Gaede appartiennent plusieurs brigades de landwehr wurtembergeoise (XIIIe région) et badoise (XIVe région ; le Wurtemberg a fourni huit régiments de landwehr et le grand-duché de Bade quatre). En un mot, l'Alsace forme une sorte de vaste dépôt pour les réserves des pays limitrophes et ces réserves sont envoyées de Strasbourg à l'armée von Heeringen comme celles de Metz sont envoyées à l'armée du kronprinz de Bavière au fur et à mesure des besoins.

De ce chef, on peut évaluer à un total d'au moins 80.000 hommes, en y comprenant les 50.000 signalés ci-dessus, l'effectif des formations qui arrivent en renfort à l'armée von Heeringen et qui opèrent contre l'armée Dubail sur la Meurthe, sur la Mortagne, dans les Vosges septentrionales et méridionales : ce qui, ajouté aux 140.000 du début, donne une évaluation approximative de 220.000 à 230.000 hommes.

Mais, c'est ici que l'emploi de ces troupes, aux diverses phases des opérations de l'est, devient révélateur : tout au début, l'armée von Heeringen se tient en observation dans le Sundgau, peut-être même a-t-elle pour objectif de déboucher par Belfort ou Epinal ; cela raccourcirait beaucoup le chemin vers les communications de l'armée Joffre. Après l'offensive sur Morhange, Sarrebourg, après les premiers engagements d'Alsace, et surtout après la constitution de l'armée Pau, elle contourne les Vosges et descend par la Lorraine française pour se porter sur la Trouée de Charmes.

L'opération, combinée avec l'armée du kronprinz de Bavière, ne réussit pas. L'armée von Heeringen reçoit alors pour mission de rompre le barrage formé vers Epinal par l'armée Dubail. Pour arriver à ce résultat, on lui envoie toutes les forces dont on dispose en Alsace. Elle grossit soudain et atteint peut-être au chiffre de 220 à 230.000 hommes. Mais l'opération traîne sur la haute Mortagne et au col de la Chipote. Nous allons la voir s'achever par une défaite vers le milieu de septembre.

Pour le haut commandement allemand, l'affaire est perdue à partir du 6 septembre. Il substitue rapidement des formations de réserve à ses corps actifs qu'il rend ainsi disponibles, et à partir de cette date du 6 septembre, il enlève ceux-ci : deux de ces corps sont mis à la disposition du kronprinz de Bavière pour l'offensive sur le Grand-Couronné le 7 et le 8 septembre, et les autres vont être transportés sur un autre point du théâtre des opérations. Ainsi, l'armée von Heeringen est dissoute en quelque sorte et



BARRAGE D'UNE ROUTE INSTALLÉ PAR LES ALLEMANDS

fondue, pour ce qui reste en Lorraine, dans l'armée du kronprinz de Bavière.

Cela est si vrai que *von Heeringen lui-même reçoit l'ordre, à cette même date du 6 septembre, de quitter la Lorraine avec le XV^e^ corps.* Nous le retrouverons bientôt sur l'Aisne à la fin de la bataille de la Marne.

Donc, à la date du 6 septembre, c'est-à-dire le jour où Joffre engageait sa bataille dans l'ouest, le haut état-major allemand commençait à renoncer à la partie extrême de son offensive dans l'Est. Il donnait, le 7 et le 8, le coup de boutoir de l'Amezule, échouait encore, remontait encore, donnait le coup de boutoir sur Saint-Mihiel et, finalement, se subordonnant à la maîtrise de Joffre, renonçait à tous ses projets d'aile gauche et venait les enfouir, en quelque sorte, dans les tranchées de l'Aisne où s'achève la bataille de la Marne. Ce simple relevé est plus éloquent que n'importe quelle considération stratégique. Les armées marquent de leurs pas, l'histoire militaire sur le sol. Leur présence est un document.

EFFECTIFS FRANÇAIS Il n'en est que plus intéressant de rappeler, maintenant, les transformations successives des deux armées françaises : le parallèle est frappant. Les deux camps se surveillent sans cesse et agissent en raison de cette codivination perpétuelle de leurs projets respectifs. Les états-majors français ne perdent pas à la comparaison.

Armée de Castelnau. — La 2^e^ armée (général de Castelnau) est composée, au début :

Du 18^e^ corps (général de Mas-Latrie) ;

Du 20^e^ corps (général Foch, puis général Balfourier) ;

Du 9^e^ corps (général Dubois) ;

Du 15^e^ corps (général Espinasse) ;

Du 16^e^ corps (général Taverna).

Dès le début, et aussitôt que le premier indice sur les desseins de l'ennemi sur la Belgique s'est avéré par l'attaque de Dinant,

le général Joffre enlève, à la date du 15 août, le 18e corps et le porte à son aile gauche, c'est-à-dire à la 5e armée. De même, le 9e corps reçoit l'ordre de partir, le 18 août, pour aller combler le vide menaçant de se produire entre la 4e et la 5e armées sur la Meuse.

Mais les événements de Morhange déterminent le commandant en chef à n'embarquer que la moitié du 9e corps ; l'autre moitié (18e division, général Lefèvre, 34e et 35e brigades) reste à la 2e armée. Celle-ci n'en est pas moins sensiblement diminuée et cela est d'autant plus grave que c'est l'heure où elle est obligée de se retirer sur le Grand-Couronné.

Elle disposait, en outre, au début, du 1er corps de cavalerie (général Conneau), corps composé de la 2e division de cavalerie (général Varin) et de la 10e division de cavalerie (général Lescot) (1); enfin du deuxième groupe de divisions de réserve (général Léon Durand) qui se compose de la 59e division de réserve (général de la Masselière, puis général Kopp), 68e division de réserve (général d'Aubignosc), 70e division de réserve (général Fayolle) (2). En plus, une brigade coloniale de réserve est rattachée au 20e corps.

Au moment où il enlève le 18e corps et une partie du 9e à la 2e armée, le général Joffre veille à la renforcer par des divisions de réserve. Le 18 août, la 64e division de réserve (général Charles Hollender, puis général Compagnon) a ordre de la rejoindre ; elle débarque du 20 août au soir au 23 août. C'est une division alpine de composition spéciale (4 régiments de réserve d'infanterie, un régiment colonial de réserve, un régiment de réserve de type alpin, un seul groupe d'artillerie, deux escadrons de cavalerie). La 74e division de réserve (général Bigot) reçoit le même ordre le même jour (18 août) ; elle débarque également du 21 au 23 août.

Ces forces assistent à la bataille de la Trouée de Charmes.

Mais, dès que ce premier résultat est obtenu, c'est-à-dire dès que l'ennemi est arrêté, voici que la courbe décroissante commence. On a besoin de ces troupes ailleurs. Le corps de cavalerie du général Conneau va partir : une brigade légère de la 2e division de cavalerie et toute la 10e division de cavalerie reçoivent, le 31 août, l'ordre de quitter la 2e armée, le 1er septembre, pour se porter sur la Marne entre French et Franchet d'Espérey.

Ce qui reste de la 2e division de cavalerie recevra, le 7 septembre, l'ordre de se porter, le 8, sur la Woëvre pour surveiller les forces ennemies opérant dans la direction de Saint-Mihiel.

La résistance des deux armées sur la Mortagne, entre Gerbéviller et Lunéville, a donné de bons résultats. Gerbéviller est réoccupé, l'ennemi est fixé sur la rive droite de la rivière : aussitôt, le général Joffre reprend le 15e corps. Celui-ci reçoit l'ordre, le 2 septembre au soir, de se transporter entre la 3e et la 4e armée ; il va coopérer, lui aussi, à la bataille de la Marne.

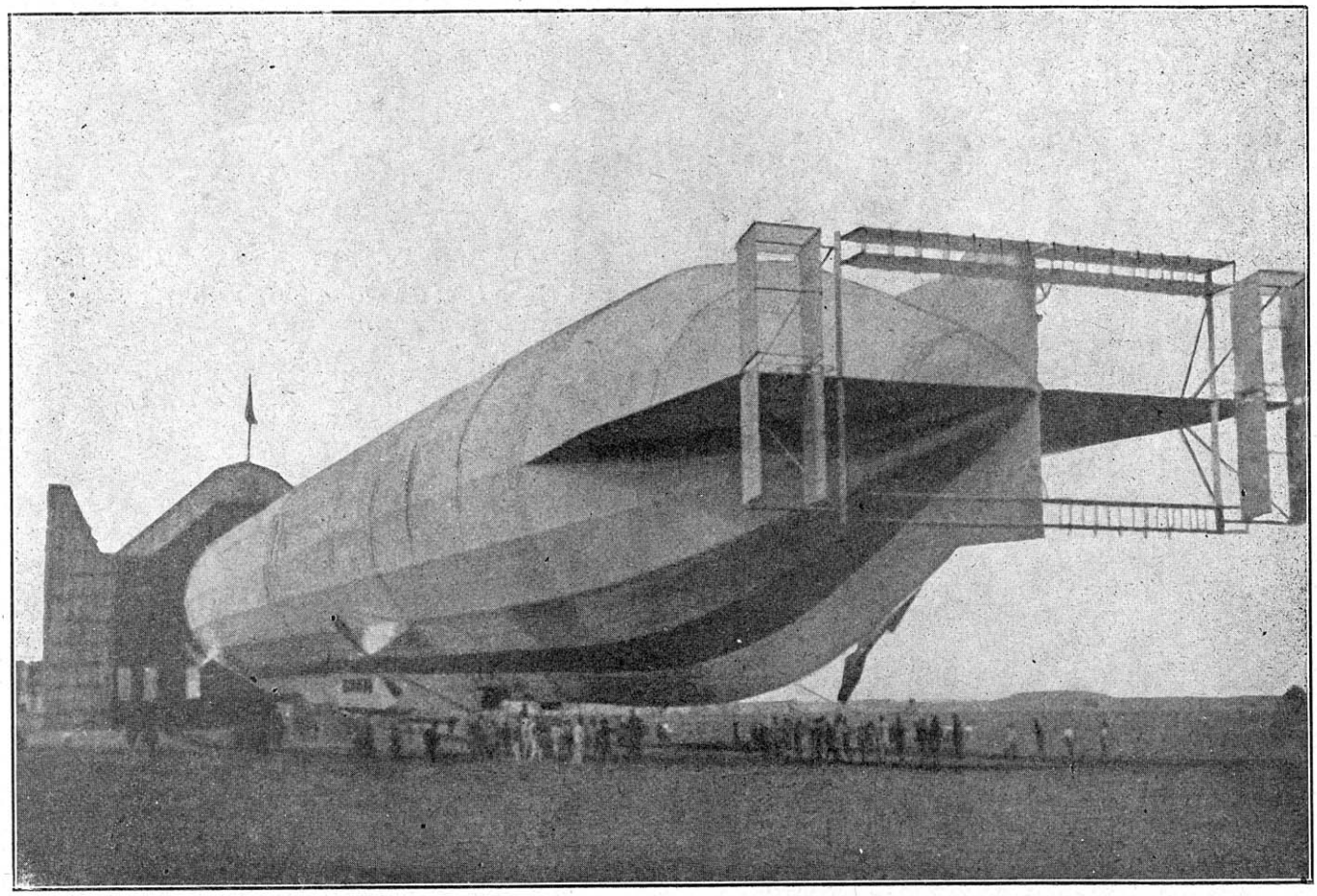
En même temps, les brigades du 9e corps quittent également la 2e armée pour le même objet : elles s'embarquent le 4 et vont renforcer la 9e armée, armée de Foch, qui vient d'être créée.

Cependant, on sent que l'ennemi prépare quelque chose : il s'agit de l'offensive sur le Grand-Couronné : il faut, dans la mesure du possible, renforcer Castelnau. On met à sa disposition la division mobile de Toul, 73e division de réserve (général Chatelain).

La bataille s'engage et, au cours même de son développement, l'ennemi, par un enouvelle manœuvre, se porte sur Saint-Mihiel. Le 7 septembre, le reste de la 2e division de cavalerie est envoyé dans cette direction comme il vient d'être dit. Dès le lendemain, une partie de la division mobile de Toul regagne la place. Et la bataille du Grand-Couronné est à peine gagnée, que le 20e corps reçoit, le 11 septembre au soir, l'ordre de se porter, à son tour, dans la Woëvre; et toute la division de Toul suit le mouvement.

(1) Chaque division de cavalerie a 3 brigades, 3 batteries, 1 groupe de chasseurs cyclistes.

(2) Chaque division de réserve a 3 groupes d'artillerie de 75, soit 36 pièces, la 64e division n'a qu'un groupe.



DIRIGEABLE ALLEMAND A LA SORTIE DE SON HANGAR

Le 13 septembre, se produit le changement de zone d'action, et le général de Castelnau, au lieu de faire face à l'est, désormais fait face au nord-ouest, en liaison avec la 3e armée ; son armée devient ainsi, pour quelque temps, le prolongement de la grande armée de Joffre sur la droite.

Au cours de ces diverses évolutions et transformations, la 2e armée voit ses effectifs croître et décroître dans les conditions suivantes :

Le 20 août, pour l'offensive sur Morhange, environ.	206.000 h.
Le 25 août, pour la bataille de la Trouée de Charmes.	242.000 h.
Le 4 septembre, au début de la bataille du Grand-Couronné, à peine.	200.000 h.
Le 12 septembre (fin du Grand-Couronné), seulement.	136.000 h.

C'est la courbe montante et descendante. On pourrait presque dire que la courbe des effectifs est la même que la courbe de la guerre.

Il en est de même pour l'armée Dubail qui se compose ainsi, au début de l'offensive :

6e division de cavalerie (général Le Villain), que nous avons vue à l'œuvre à la Trouée de Charmes ;

8e corps (général de Castelli) ;

13e corps (général Alix) ;

21e corps (général Legrand) ;

14e corps (général Pouradier-Dutheil, puis général Baret).

Après Sarrebourg, Dubail reçoit cinq groupes alpins (général Bataille) qui, auparavant, tenaient les cols des Vosges. En outre, huit groupes alpins de réserve arrivent les 25 et 26 août et sont mis à la disposition du 8e corps.

C'est la période la plus critique, le moment où

il faut arrêter, à tout prix, la marche sur Epinal.

Joffre consolide, tant qu'il peut, le front du général Dubail si éprouvé. Il lui envoie des éléments de l'armée d'Alsace :

La 44e division (général Soyer) qui débarque le 24 août, entre Saint-Dié et Bruyères ;

La 41e division (du 7e corps), appartenant également à l'armée d'Alsace, qui passe à Dubail le 26 août ;

La 58e division de réserve qui passe tout entière à la 1re armée ;

La 57e division de réserve (général Bernard), du 1er groupe de divisions de réserve du général Archinard, qui arrive le 26 août ;

La 66e division de réserve du même groupe Archinard (général Woirhaye), rattachée à la place de Belfort et placée sous les ordres du général Mazel le 27 août, puis rattachée définitivement à Dubail le 10 septembre ;

La 71e division de réserve qui couvre Epinal.

Dubail livre ses terribles combats de fin août-4 septembre. Il arrête l'ennemi. Celui-ci s'installe dans ses tranchées : aussitôt, et sans perdre une minute, Joffre prélève tout ce qui lui paraît disponible dans l'armée Dubail ou plutôt il s'en remet à celui-ci du soin de choisir et de faire les sacrifices nécessaires.

Dès le 2 septembre au soir, le 21e corps est désigné pour être transporté et il part pour la Marne, le 4 septembre.

Le 7 septembre, la 6e division de cavalerie a ordre de s'embarquer et elle part le 8 pour la Marne.

Le 9 septembre, ordre est donné au 13e corps (général Alix) de quitter le front de Lorraine ; il se rend sur l'Oise (région de Compiègne) et y commencera la course à la mer.

Ainsi, l'armée Dubail s'est vidée peu à peu de ses corps actifs et elle les a remplacés par des formations de réserve. Elle achève, cependant, sa bataille de la Mortagne et de la Meurthe avant de subir la même transformation qu'a subie l'armée Castelnau.

Le 8e corps, mis le 13 septembre à la disposition de Castelnau en Woëvre, s'embarquera le 14 pour la direction de Saint-Mihiel. Et, à partir de cette date, l'armée changera de zone et se substituera, en quelque sorte, à l'armée Castelnau sur la frontière lorraine.

Nous avons dit, ci-dessus, les transformations de l'armée d'Alsace. Elle s'est fondue, en quelque sorte, au cours des événements. Il n'est resté dans l'Est que la 41e division, mise à la disposition de Dubail le 26 août; la 66e division de réserve d'abord employée sous Belfort, puis rattachée à Dubail le 10 septembre ; enfin, la 57e division de réserve, qui est restée à la 1re armée dès le 26 août.

La 8e division de cavalerie avait été également rattachée provisoirement à Dubail le 27 août ; mais, dès le 30 août, elle envoyait deux de ses brigades et toute son artillerie sur Châlons.

Au cours de ces diverses évolutions, la 1re armée et l'armée d'Alsace ont présenté les effectifs suivants :

Au moment des batailles de *Sarrebourg et de Mulhouse*, le général Dubail dispose de 205.000 hommes environ, et le général Pau de 115.000 hommes, soit un total de 320.000 hommes.

Au *début* de la bataille de la *Mortagne*, il y a dans les Vosges 230.000 hommes et 60.000 en Haute-Alsace, soit un total de 290.000 hommes.

A *la fin* de la bataille de *la Mortagne*, il y a dans les Vosges 105.000 hommes et 60.000 en Haute-Alsace, soit un total qui ne s'élève plus qu'à 165.000 hommes.

Si nous additionnons les totaux des deux armées allemandes, au moment de la bataille de la Mortagne, nous trouvons :

VIe armée (Kronprinz de Bavière)	300.000 h.
VIIe armée (von Heeringen) *et détachement* von Gaede	230.000 h.
Total. . . .	530.000 h.

Et si nous additionnons le total des armées françaises, nous trouvons :

2e *armée* (Castelnau)	242.000 h.
1re *armée* (Dubail) *et armée d'Alsace* (Pau).	290.000 h.
Total. . . .	532.000 h.

RAON L ÉTAPE — UNE RUE ET UNE USINE APRÈS UN BOMBARDEMENT

C'est-à-dire que les effectifs sont sensiblement les mêmes. Observons, cependant, que, pour les armées françaises, les chiffres que nous donnons sont rigoureusement exacts (sauf la proportion des pertes que nous ne connaissons pas), tandis que, pour l'armée allemande, ils ne sont qu'approximatifs.

De cette comparaison, il résulte que le général Joffre avait affaire en Alsace, sur les Vosges et en Lorraine à des forces extrêmement considérables et continuellement renforcées.

C'est là le fait dominant de la guerre. L'offensive des Allemands par la Belgique n'était pas, comme on l'a dit et comme on le répète encore, la seule opération à laquelle le haut commandement allemand eût consacré des forces importantes. Par conséquent, il eût été absurde, de la part du général Joffre, de n'avoir en vue que cette offensive et de diminuer sa force de l'Est.

S'il l'eût fait, trois choses seraient arrivées : 1° il eût perdu le *pivot* sur lequel il s'appuyait pour reprendre l'initiative en vue de la bataille de la Marne ; 2° il eût livré sans défense (ou sans défense suffisante) aux ennemis les passages de la Trouée de Charmes et de la Trouée de Belfort. Il eût exposé à leurs coups non seulement son flanc droit, mais ses communications. Si ces passages eussent été forcés, il eût été obligé, en un mot, de se replier non seulement au sud de la Seine, mais beaucoup au delà ; 3° enfin, il eût perdu définitivement cette frontière lorraine qu'il sut reconquérir si rapidement. Non seulement Nancy et Lunéville, mais la ligne des Vosges eût été livrée à l'ennemi, tandis qu'elle a servi en quelque sorte de rempart aux armées françaises depuis le jour où Castelnau et Dubail en eurent chassé l'ennemi.

DEUXIÈME PARTIE DE LA BATAILLE DE LA MORTAGNE

Il nous reste à exposer la résistance suprême de l'armée Dubail et l'issue victorieuse de la bataille de la Mortagne. Mais il était indispensable de connaître les transformations de l'armée qui lui était opposée pour pouvoir faire apprécier l'importance de cette lutte et la nature de ces derniers combats.

Du 4 au 12 septembre, la période finale de la bataille de la Haute-Mortagne se divise en deux temps bien marqués : dans le premier, qui coïncide avec l'offensive sur le Grand-Couronné, du 4 septembre au 8 septembre à midi, les Allemands continuent à attaquer l'armée Dubail. Peut-être la savent-ils affaiblie de plusieurs de ses corps et espèrent-ils encore l'enfoncer ; peut-être n'ont-ils d'autre but que de la retenir sur place et de l'empêcher de venir au secours de l'armée Castelnau.

La lutte, où l'ennemi engage ses réserves nouvellement amenées sur le front, est acharnée et l'armée Dubail marque son recul maximum sur la Haute-Mortagne.

A partir du 8, les Allemands prélèvent, à leur tour, des troupes sur l'armée opposée à Dubail et celui-ci reprend l'offensive et la marche en avant qui s'achèvent par la victoire complète sur la frontière lorraine.

Cette période, du 8 au 12, coïncide avec les dates des succès obtenus au Grand-Couronné et sur l'ensemble du front de France. L'armée Dubail prend part finalement à la victoire générale que ses longs efforts et son admirable ténacité avaient si vigoureusement préparée.

DU 4 AU 8 SEPTEMBRE

Nous avons dit, ci-dessus, que le 21e corps avait reçu l'ordre de commencer ses embarquements, le 4 septembre, dans la région de Bruyères-Epinal-Thaon-les-Vosges, pour aller participer à l'offensive imminente sur la Marne. Le général Dubail avait dû prendre ses dispositions pour combler la large brèche ainsi produite sur son front de bataille.

La 44e division devait former, désormais, avec la brigade coloniale et la réserve d'infanterie du 21e corps, un corps d'armée provisoire à deux divisions : ainsi le trou était bouché provisoirement ; mais la ligne, maintenue, avait naturellement perdu en profondeur.

LE COL DE BUSSANG

Aussi les ordres suivants sont donnés : les troupes de première ligne s'organiseront, non plus pour l'offensive, mais pour une solide défensive ; des réserves seront mises à la disposition du commandement de l'armée et, pour cela, une brigade est empruntée au 8e corps et une au 13e corps.

En plus, on organisera, sur la rive gauche de la Mortagne, et à quelques kilomètres de la rivière, une deuxième ligne de défense, jalonnée par le bois de Lalau-Haillainville-Ortoncourt-Moyemont-Romont-corne est de la forêt de Romont-Destord-Le Mont-Bruyères-le cours de la Vologne. C'est une dernière ressource au cas où l'ennemi tenterait un coup de main désespéré sur Epinal.

En vue de l'éventualité d'une tentative du côté des Vosges et de la trouée de Belfort, cette place est mise sous les ordres du commandant de la 1re armée, le 3 septembre dans la matinée.

Comme on le voit, on renonce à l'offensive à laquelle Dubail a consacré toutes ses forces jusqu'ici. Les ordres sont précis : « La 1re armée doit adopter, désormais, une attitude défensive et se borner à maintenir les forces adverses qu'elle a devant elle. »

On dirait que l'ennemi a connaissance de ces nouvelles dispositions. Car, dans la nuit du 3 au 4, il porte une attaque violente sur la 44e division en train de prendre la relève et force celle-ci à céder du terrain.

Les troupes allemandes chargées de cette offensive appartenaient à des bataillons de chasseurs, notamment le 8e chasseurs de Schlettstadt (XVe corps), à trois régiments d'infanterie, 109e, 110e et 111e (28e division du XIVe corps), et au 14e chasseurs de Colmar (XVe corps Mecklembourgeois) ; le reste du XIVe corps soutenait l'attaque.

Cette énumération suffit pour marquer le prix que le haut commandement allemand attachait à l'opération. Un récit allemand nous fait connaître son caractère d'âpreté, la vigueur

avec laquelle ces troupes fraîches furent menées au combat et l'importance de leurs pertes :

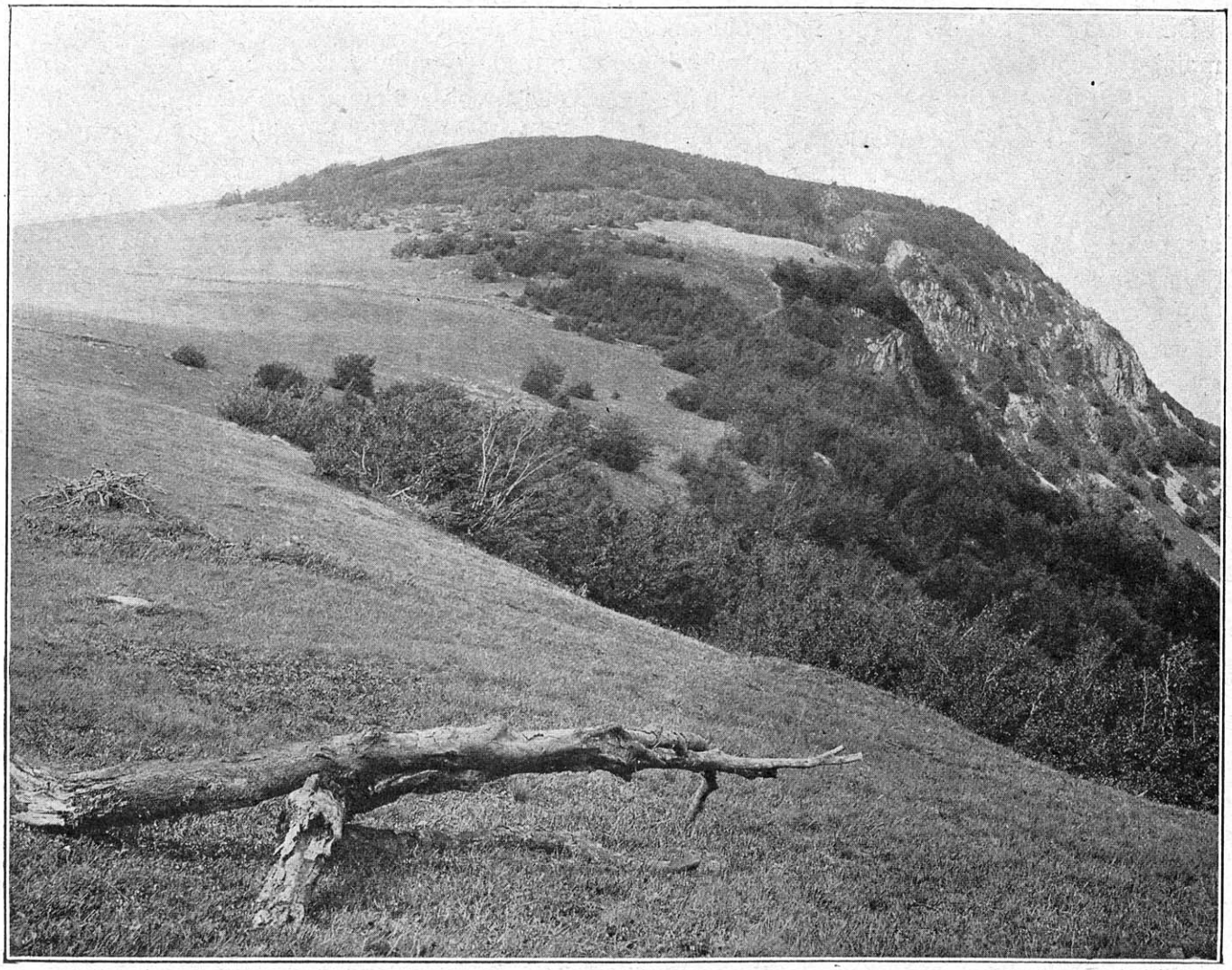
« Le mardi 1er septembre, nous avons franchi la frontière française et, peu après, nous arrivions à Blamont. Le lendemain vers minuit, nous sommes à Baccarat. A une heure de l'après-midi, nous partions de Baccarat. Nous passâmes par Raon-l'Étape où nous avons fait halte-repas. On continua par Saint-Blaise, vers Etival-Clairefontaine. Nous fûmes conduits, le 3 septembre à 6 heures du matin, au bataillon de réserve (14e chasseurs) que nous avions à rafraîchir; il avait, en effet, beaucoup souffert : une compagnie de 250 hommes était réduite à 64. (Nous constaterons bientôt des pertes plus lourdes encore.) Le même jour nous devions recevoir le baptême du feu. (C'est l'engagement contre la 44e division et le 14e corps français; on voit que le commandement allemand a besoin de toutes ses forces, il les jette au feu à peine arrivées.) Nous avançâmes jusqu'au village de Nompatelize... Nous attendons en soutien d'artillerie. Un ballon captif, puis un autre s'élèvent et l'attaque est commandée sur toute la ligne. Enfin, nous aussi, nous marchons. Vite un « Notre Père » et l'on entend : « 3e section, en avant! » Puis, le commandement: « Par bond, en avant, vite, vite, couchez-vous. » Nous montons à l'assaut du Petit-Jumeau, montagne couverte de sapins et extrêmement escarpée, que les chasseurs français (14e alpins) défendent contre nous... Nous tirons à tir perdu dans le bois : on ne voit pas l'ennemi; mais il faut l'énerver. Il y a un espace à découvert pour avancer jusqu'à une maison de paysan sur le bord de la route. Je franchis cet espace en courant. Mais l'artillerie ennemie nous prend à partie. Il faut nous replier à l'abri du fossé de la route... Nous avançons toujours et nous arrivons sur la crête où nous trouvons deux chasseurs alpins qui se rendent, et ensuite nous redescendons dans la plaine. Un régiment d'infanterie passe; ce sont des Saxons: « Bonjour, camarades! — Bonjour, chasseurs! » Je m'informe auprès du feldwebel pour savoir si eux aussi ont beaucoup de pertes. Il me dit : « *Effectif de la compagnie* : 36 *hommes !* » *Cela me suffit !*... On descend de l'autre côté du Jumeau. Nous rencontrons trois régiments d'infanterie, les 109e, 110e et 111e. De ce côté, il doit y avoir quelque chose en train; le 8e chasseurs, de Schlettstadt, est là aussi... Derrière les hauteurs qui se trouvent devant nous, les canons tonnent : c'est le XIVe corps qui fait un mouvement pour tourner l'ennemi et le rejeter sur nous. Mais nous recevons l'ordre de quitter nos lignes avancées et de regagner le Grand-Jumeau (5 septembre). Le 6 septembre est un dimanche. Matinée tranquille. Mais, vers midi, une canonnade enragée commence. Nous devons chercher un abri dans les bois. Le lundi matin (7 septembre) nous recevons, de nouveau, l'ordre de marcher en avant comme renfort... Avec des « hourrahs » nous occupons des tranchées merveilleusement aménagées, abandonnées par l'ennemi : il n'y a plus là, maintenant, que des morts et des blessés. « Encore en avant! » En qualité d' « Oberjäger », je reçois l'ordre de conduire la section sur la Croix-Idoux... Et, à ce moment, je suis blessé; on me rapporte à l'ambulance à Nompatelize. Nous disons au médecin qu'il faut envoyer une voiture de la Croix-Rouge chercher les nombreux blessés restés à la Croix-Idoux. Mais il dit qu'il ne peut envoyer de voiture, les Français ayant reçu l'ordre de tirer sur la Croix-Rouge. « Voilà, conclut le chasseur, la nation qui prétend propager « la civilisation », à l'encontre des « Barbares » allemands! (1).

Dégageons, de ce récit, les traits les plus frappants : puissante offensive, attaques par masses, lourdes pertes, tentatives vaines et résultat absolument hors de proportion avec l'effort. Le caractère violent de ces attaques par masses sous le feu de l'artillerie française est très caractéristique de la manière allemande au début de la guerre. Combien les reproches adressés, de ce chef, à la tactique française, eussent été plus justement dirigés contre la tactique allemande si, dès lors, elle nous eût été mieux connue.

L'attaque dont nous venons de lire le détail du côté allemand pendant ces trois jours, du 3 au 7 septembre, éprouve fortement les troupes françaises épuisées, exposées à un bombardement continuel, et dont les élites ont été fauchées par tant de terribles combats. Le général Barbade, qui commande la 25e brigade (21e corps), écrit le 3 septembre : « Nos pertes augmentent, le 17e bataillon de chasseurs a vu son dernier capitaine tué devant la Chipotte où sept bataillons de chasseurs ont mené une lutte terrible; le 17e bataillon n'a d'ailleurs plus que 7 ou 8 officiers en tout; le 17e régiment d'infanterie est réduit à 3 capitaines. Il faut dire que, sauf deux jours, nous avons toujours été en première ligne. » Le lieutenant Belmont, qui appartient au 14e corps, fait la même constatation :

« Hier, le commandant Augerd (qui commande le 11e bataillon de chasseurs) emmenait quatre compagnies à l'attaque du Kemberg (entre Taintrux et Anozel), une terrible crête hérissée de sapins, où les Allemands se sont accrochés avec des mitrailleuses dans des tranchées d'où ils dominent toute la situation à l'ouest de Saint-Dié... Au moment où

(1) *Mecklenburger Söhnein Weltkrieg* (*Les fils du Mecklembourg dans la Guerre mondiale*), publié par Maurice Schafer, 4e livraison.



LE BALLON D'ALSACE (Cl. Sites et Monuments.)

les troupes arrivaient au sommet, les fusils et les mitrailleuses invisibles les ont fusillées. Une vingtaine d'hommes ont été tués ou blessés, un capitaine tué, un autre blessé... Ainsi, voilà tombés *les deux derniers capitaines* du 11e. C'est un fait d'ailleurs commun à tous les corps de troupe que les pertes en officiers sont proportionnellement beaucoup plus fortes que les pertes en hommes. On dit que les meilleurs tireurs allemands ont pour consigne de viser tout ce qui porte des galons (1). En tous cas, nous voilà singulièrement dépourvus de cadres pour ce gros bataillon de 1.700 hommes. Il en résulte que les survivants auront à assurer des commandements importants... Depuis l'aube, nous sommes dans nos trous, immobiles, terrés dans la terre rouge, au milieu des trèfles et des pommes de terre. Nous y resterons tant qu'on nous y laissera, surveillant le terrain, etc. Depuis une heure, un dirigeable allemand balance sa rondeur jaune, pareille à une énorme larve, sur la vallée de Sainte-Marguerite. ... Ce matin, tout s'est borné à un duel d'artillerie : c'est invraisemblable ce que les Allemands consomment de munitions d'artillerie. Quoiqu'on en ait dit, leur fameuse artillerie lourde n'est pas négligeable... Ils tirent de très loin, 8 à 9 kilomètres, avec ces grosses pièces, ce qui fait à la fois leur force et leur faiblesse; car, s'ils peuvent nous bombarder de très loin, ils tirent à l'aveuglette, si bien qu'en fin de compte, ils ne font pas grand mal, étant donné la quantité invraisemblable de projectiles qu'ils tirent; les petites balles minuscules qui nous atteignent sournoisement, sans qu'on les entende venir, sont plus à craindre » (1).

(1) La question des « tireurs d'officiers » a été souvent débattue au début de la guerre. Un soldat allemand, Lorrain, appartenant au 131e et ayant été fait prisonnier à Montdidier, aurait fait la déclaration suivante : « Il existe, dans toutes les compagnies allemandes, des « premiers tireurs » qui n'ont pas d'autre mission que de tirer sur les chefs. » Réunis par groupe de trois ou quatre, sous le commandement de l'un d'eux qui est muni de jumelles, ils cherchent à découvrir un chef et ne le lâchent pas qu'ils ne l'aient tué. Les officiers nous disent constamment : « Tuez les chefs français et tous leurs soldats se rendront et se sauveront. » Nous reconnaissons facilement les chefs français à plusieurs indices : aux gestes des bras pour faire avancer les hommes; aux porte-cartes qui brillent au soleil; aux manteaux ou pèlerines jetés flottant sur les épaules. Nous tirons aussi sur ceux qui observent avec des lunettes quand les autres hommes sont terrés »... (Maurice Barrès, *L'Armée française et la guerre. L'Union sacrée*, p. 282).

(1) Capitaine Ferdinand Belmont, *Lettres d'un officier de chasseurs alpins*, 1916, p. 41.

Dans ces dispositions, toujours vigoureuses, mais qui couvent une sorte de dépression latente, les initiatives ennemies produisent parfois des fléchissements sur une ligne qui s'est singulièrement amincie. En somme, c'est à qui tiendra le dernier. Mais aucun des deux camps ne sait ni ne peut savoir ce qui se passe dans l'autre.

Aussi n'est-il pas étonnant que, dans cette journée du 4, journée de trouble et de désordre relatif par suite des changements dans le front de bataille, l'attaque des Allemands ait aussi réussi sur un autre point. Ce sont les alternatives de la lutte : à droite, le 14e corps (général Baret) est, à son tour, refoulé par la puissante offensive allemande que nous venons de décrire, sur la lisière nord de la forêt de Mortagne et sur la ligne Rougiville-Anozel. Par contre, le 8e corps et le 13e corps maintiennent leurs positions. Cependant, le 8e corps voit, à regret, partir un de ses divisionnaires que les troupes adorent, le général de Maud'huy, commandant la 16e division. Il est nommé au commandement du 18e corps (1).

Le 5 septembre est le jour même où se déclanche d'autre part l'offensive générale des Allemands sur le Grand-Couronné. Nous avons vu la situation difficile où se trouve, ce jour-là, l'aile droite du 16e corps qui appartient à l'armée Castelnau (2). Les deux armées sont solidaires et le général Dubail donne l'ordre au général de Castelli, commandant le 8e corps, de venir en aide au corps voisin. L'ennemi s'efforce de reprendre Gerbéviller et de repasser, une fois encore, la Mortagne.

Sa plus forte attaque, de ce côté, se porte en face de Moyen, dans l'espèce de coude que fait la rivière, déterminant la presqu'île de la Mare-aux-Vaches. Le 16e corps est rejeté sur la rive gauche. Il évacue la ferme de la Hongrie.

(1) Capitaine Raimbault, *Journal de campagne*, p. 95..... « Je regarde, c'est notre général qui part. Ceux qui lui serrent la main semblent aussi émus que lui-même. Le général de Maud'huy est un brave homme et un homme brave. Les soldats l'aimaient pour sa crânerie, les officiers pour sa bonté. On lui devait nos derniers succès entre la Moselle et la Mortagne. »

(2) Voir ci-dessus, p. 126.

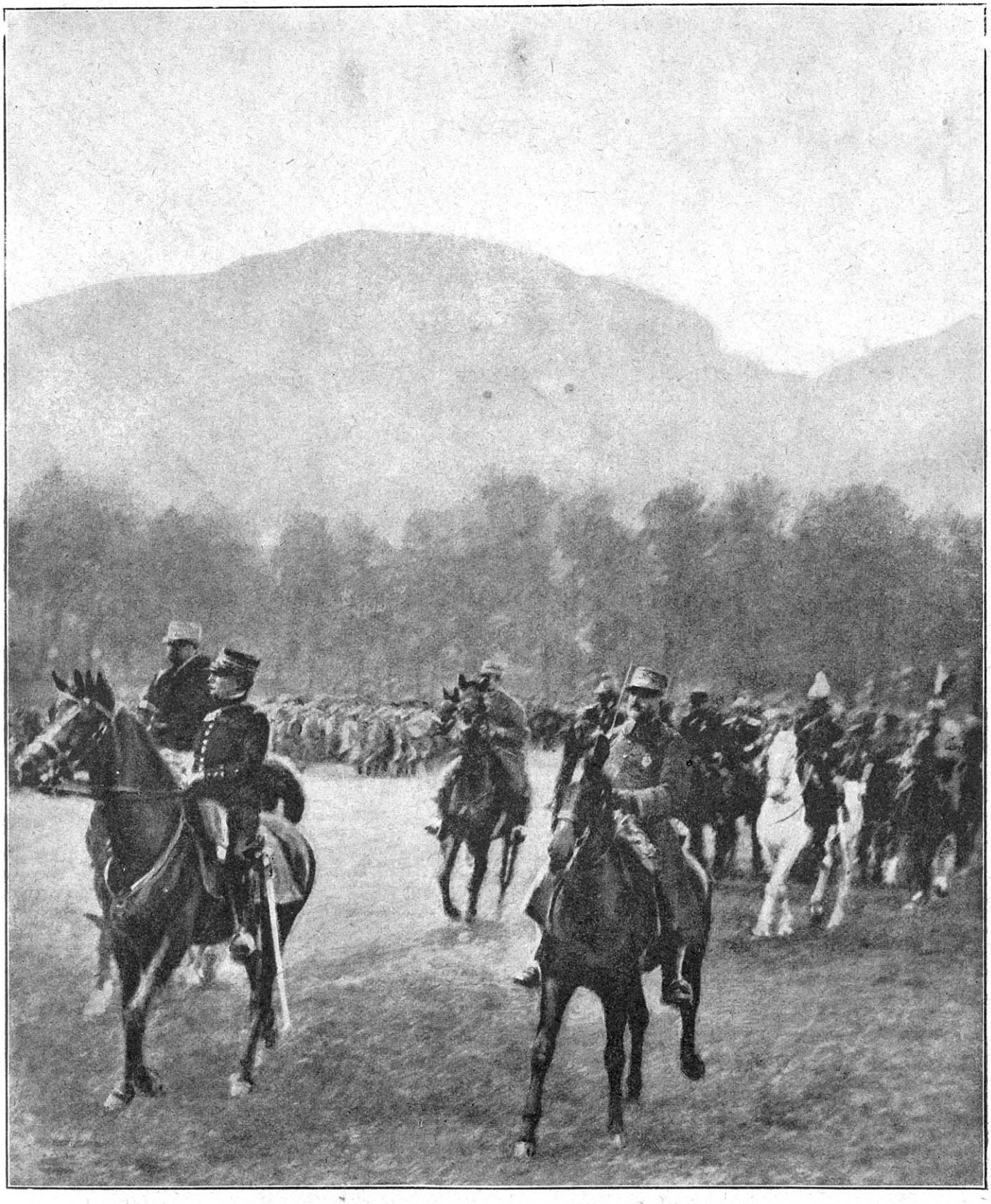
L'attaque allemande débouche du bois du Mont de Gondal sur le bois de Guignebois. Nous revoilà, ou peu s'en faut, sur le terrain où s'est livrée la bataille de la Trouée de Charmes !...

Mais, à 14 h. 50, la division de droite du 16e corps conjugue ses efforts avec la 15e division du 8e corps ; la 6e division de cavalerie, faisant la liaison entre elles, marche au milieu ; et c'est d'un superbe élan que les trois divisions s'avancent à la reprise du terrain perdu. L'ennemi, devant la 15e division, est complètement rejeté sur la rive droite de la Mortagne. La Mare-aux-Vaches, en face de Moyen, est reprise tout entière et le 16e corps a reconquis ses positions. Le moins que l'on puisse dire, c'est que, de ce côté, les offensives allemandes sont vite à bout de souffle.

Il en est de même devant le 8e et devant le 13e corps.

L'ennemi semble décidé à croiser le fer dans un assaut suprême. Cette fois, c'est, de nouveau, par notre droite et le long des Vosges qu'il attaque. Le 5 septembre, au matin, il jette les troupes dont il peut disposer sur la crête de Mandray. De ces hauteurs boisées, qui ont une altitude de 738 mètres, il compte dominer la vallée de la Meurthe et tourner notre défense des Rouges-Eaux. Ce mouvement est combiné avec celui qui tente de déboucher dans les Vosges méridionales. Peut-être le commandement allemand a-t-il simplement l'intention de s'assurer d'une bonne défense sur le rempart des Vosges, dans la perspective où il est d'abandonner bientôt la Lorraine.

Car il ne doit plus se faire grande illusion. Dès cette date du 5, les choses tournent mal pour lui. Tandis qu'il tente un effort désespéré sur le Grand-Couronné, les mesures sont prises pour faire descendre l'armée von Heeringen à l'appui de l'armée du prince de Bavière. Comme nous l'avons dit, c'est à cette date du 5 que les ordres sont donnés pour que ces mouvements du sud au nord commencent à s'accomplir. La bataille se déplace.



UNE REVUE PASSÉE PAR LE GÉNÉRAL DE MAUD'HUY EN ALSACE

Cette nouvelle tentative contre la 1re armée paraît d'abord sur le point d'aboutir le 5 dans la matinée : les troupes fraîches, amenées en hâte, comme nous l'avons vu, bousculent d'abord la 41e division française et la rejettent sur la crête de Mandray. Cependant, le 14e corps vient à l'aide et se maintient sur ses positions. Il en est de même du 8e et du 13e corps sur la Mortagne.

Par mesure de précaution, le général Dubail donne l'ordre à la garnison d'Epinal (71e division de réserve) de sortir de la place et de venir former une ligne de soutien vers Gugnécourt, bois de Boulles, hauteurs de la Croix de Faite, à 2 kilomètres de Laval. En même temps, la grosse artillerie du camp retranché est avancée pour contrebattre l'artillerie lourde allemande qui canonne les 8e et 13e corps.

Les choses restent indécises dans la journée du 5 septembre. A gauche, il est vrai, le 8e corps, en liaison avec la 2e armée, dégage l'aile droite du 16e corps, bouscule l'ennemi qui a pénétré sur la rive gauche de la Mortagne, et le rejette dans la rivière. Mais, à droite, vers 11 heures, au 14e corps, la 27e division abandonne la Passée du Renard, évacue la Croix-Idoux et même le Haut-Jacques (c'est le combat décrit par le chasseur mecklembourgeois). On commence à envisager la nécessité d'un repli sur une ligne Brouvelieures-Bruyères-Haute Vologne. Ainsi, la jonction des deux offensives ennemies serait faite en vue d'Epinal. Dans la nuit du 5 au 6, la 41e division perd la côte de Mandray. Est-ce le siège de la place qui va commencer : toujours la même incertitude sur le résultat final et toujours la même obstination à ne pas céder un pas.

Admirez l'élasticité de ces braves troupes. Le combat reprend dès le 6 septembre au matin : dans cette journée, qui voit commencer l'offensive française sur la Marne, des succès importants remportés par l'armée Dubail, à l'extrême droite du front français, apportent à cette armée la première récompense de son inlassable énergie.

Tandis que le 8e corps et le 13e corps, sur la Mortagne, contiennent l'ennemi (1), la droite du « corps provisoire » et le 14e corps reprennent l'offensive sur la vallée de la Meurthe : la 27e division (2) arrive à progresser jusqu'à la hauteur 513 et rejette l'ennemi au delà de la Passée du Renard; le 14e bataillon de chasseurs reprend le Grand-Jumeau aux troupes fraîches allemandes. Plus au sud, on réoccupe les tranchées de la Croix-Idoux et on progresse vers Sauceray et la Solitude. La 28e division (général Putz) (3) attaque le Haut-Jacques et, si elle ne l'enlève pas sur une vigoureuse attaque du 22e d'infanterie, du moins elle force l'ennemi à évacuer Rougiville et occupe le col de Grandrupt (56e brigade).

En fin de journée (6 septembre), la 1re armée tient, dans cette région, le front Haut-du-Bois-hauteurs est de La Salle-La Grande-Basse-La Croix-Idoux-Rougiville-Anozel-Saint-Léonard.

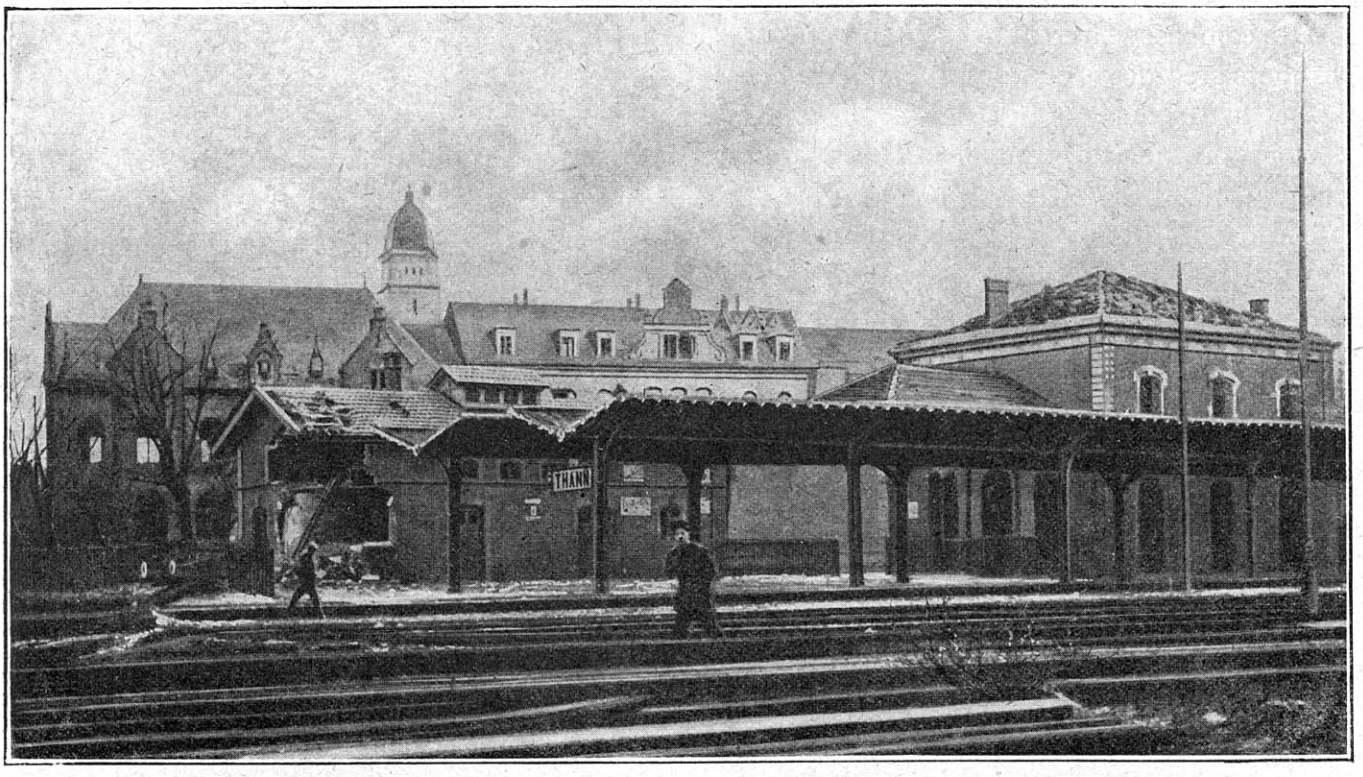
Au delà de la Meurthe, la 41e division a réattaqué avec vigueur la crête de Mandray.

Cela veut dire que la poche que l'ennemi avait creusée, par Saint-Dié, dans la direction d'Epinal et de Belfort, est en train de se dégonfler. Par Rougiville et La Bolle, le général Dubail menace les communications allemandes en aval de Saint-Dié. Loin de dominer la vallée

(1) Non sans de durs moments pour celui-ci, ainsi qu'en témoigne une lettre d'un soldat allemand, datée de Moyen, le 5 septembre : « Aujourd'hui, nous attaquons enfin de nouveau. Le 3e bataillon est déjà arrivé sur la hauteur opposée et nous recevons, en compensation, de bons coups de l'ennemi. Tandis que je vous écris ces exploits, les shrapnells et les obus éclatent au-dessus de nous et devant nous ; mais nous y sommes déjà bien habitués. Cette position serait supportable, s'il n'était si pénible de s'y tenir toujours accroupi en chien de fusil ou assis, et si, seulement, comme beaucoup d'autres du régiment, je n'avais une diarrhée qui me fait courir dix ou douze fois par jour, et souvent autant la nuit, à cause de l'eau pourrie et du pain moisi que nous avons reçu depuis trois ou quatre jours : les premiers jours, nous n'avions rien. Impossible d'aller au village ; car nous ne pouvons quitter nos abris le jour et, la nuit, on ne trouve rien. » (*Deutsche Krieg in Feldpostbriefen*, t. II, p. 246.)

(2) La 27e division de Grenoble comprend les 75e et 140e régiments d'infanterie et le 14e bataillon de chasseurs (53e brigade), les 52e, 157e d'infanterie, 12e, 28e et 50e bataillons de chasseurs (54e brigade) et le 2e régiment d'artillerie.

(3) La 28e division de Chambéry se compose de la 55e brigade (22e et 99e régiments d'infanterie) et de la 56e brigade (30e et 97e d'infanterie, 11e, 13e et 22e bataillons de chasseurs), enfin du 54e régiment d'artillerie.



LA GARE DE THANN

de la Meurthe, la percée allemande s'y trouve singulièrement compromise. La coulée par le pied des montagnes est une affaire manquée.

On commence à respirer à la 1re armée. Nous savons, en effet, qu'à partir de cette date, les corps actifs qui pesaient sur elle procèdent à leurs préparatifs pour être transportés ailleurs.

Le Grand Quartier Général français suit ces mouvements d'un œil attentif. Lui-même a besoin de troupes sur d'autres parties du front : il le fait savoir au général Dubail : « La région dans laquelle opère la 1re armée ne rendant pas indispensable le maintien à cette armée de la 6e division de cavalerie, il y a lieu d'en prévoir l'enlèvement prochain » (7 septembre) ; et, en effet, cette division partira pour la Marne le 8 septembre. Dubail a déjà perdu un corps au centre, le voilà maintenant dégarni sur sa gauche. En fait, les transferts coïncideront à peu de chose près dans les deux armées.

La journée du 7 est sans changement appréciable de part et d'autre. Cependant, après le beau succès du 6, la 1re armée se consolide sur le terrain conquis : le 14e corps progresse légèrement. La 41e division réoccupe définitivement les cols de Mandray et des Journaux.

Le 8 septembre, les choses s'améliorent encore. Certains indices recueillis dans la journée semblent indiquer un affaiblissement des forces situées en face de la 1re armée. A la VIIe armée allemande, en effet, un événement important s'est produit. Le général von Moltke a envoyé du Grand Quartier Général, le 6 septembre, l'ordre de départ du XVe corps actif (général von Deimling) et du commandant de l'armée, le général von Heeringen. Ils doivent, le 7 septembre, se porter vers Trèves et par Maubeuge, aller renforcer l'aile droite des armées allemandes qui, sur les plateaux de l'Ourcq et de la Marne, est contre-attaquée. Le XVe corps est relevé par des formations de réserve et les deux corps qui l'avoisinent, XIVe actif et XIVe de réserve, sont placés sous les ordres du kronprinz de Bavière, commandant la VIe armée, dont l'offensive sur le Grand-Couronné bat son plein.

Des combats se livrent le 8 septembre comme les jours précédents dans les forêts entre Saint-Dié et la Mortagne (1).

Pour profiter du trouble qui se manifeste chez l'ennemi, la 1re armée reçoit l'ordre de prendre aussitôt l'offensive : le 8e corps a pour objectif Magnières, Saint-Pierremont, Domptail. Voici, pour le soldat qui n'ose y croire, le début de la marche en avant.

« Nous sommes partis, cette nuit (du 7 au 8) sous une lune éclatante et avons traversé les bourgs que l'ennemi avait abandonnés et qui brûlent encore. Les toitures craquent, les poutres s'effrondrent. Des blocs de pierre tombent des rochers à nos pieds... Ici, nous heurtons un cadavre, là un débris de caisson... Plus loin, nous tombons dans un trou d'obus tout rempli d'eau et dans laquelle la lune se noie. Vers minuit, nous sommes arrivés près du moulin. Les horizons font silence, des horizons qui reçoivent les lueurs des bivouacs et des incendies. Je suis tellement fatigué que je m'adosse à un fossé et m'endors.

« A mon réveil, la compagnie se met déjà en marche... En face de nous, sur la rive droite, sont les villages de Saint-Pierremont et de Magnières. Les Allemands les occupent. Nos tranchées sont à 500 mètres... »

Il semble qu'il n'y ait qu'à tendre la main. Mais l'ennemi a reçu l'ordre de faire tête pour couvrir son repli. La journée du 8 se passe dans l'attente au 8e corps et, quand l'attaque est décidée pour la nuit du 8 au 9, elle ne donne pas encore les résultats attendus.

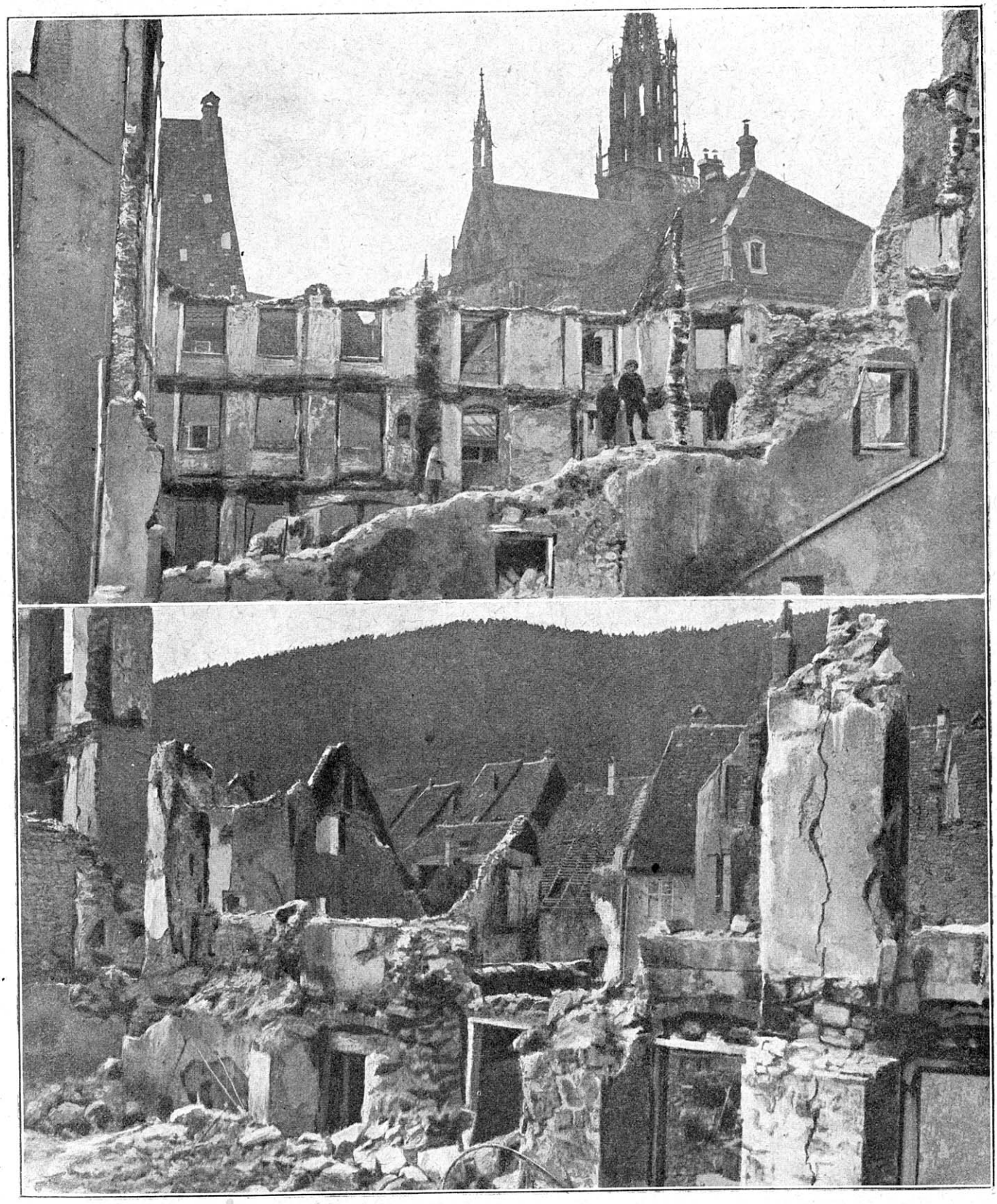
Le capitaine Raimbault, qui a reçu le baptême du feu, justement dans cette offensive, nous a laissé un tableau exact de ces combats difficiles et incertains (2) :

« — Mon commandant ? fait une voix dans la nuit. — « Qu'y a-t-il, répond mon chef, de la voix pâle d'un homme « qui dort encore. — C'est un ordre. » Le nouvel arrivant marche sur les pieds du téléphoniste endormi et, tant bien que mal, arrive jusqu'à nous. Nous allumons une bougie et, tout en nous frottant les yeux, nous lisons : « *La 16e division attaquera à l'aube Saint-Pierremont, la* « *15e Magnières, le 13e corps d'armée Xaffévillers.* » Suivaient les indications de détail. Cette nouvelle m'émeut un peu. Ainsi, c'est dans la nuit que je vais recevoir le baptême du feu. Je donne une rapide invocation d'âme à mes saints et à mes morts ; puis, réunissant mes agents de liaison, je dicte mes ordres... Nous passons la rivière ; l'eau sent le cadavre et des chevaux crevés nous servent de pont. Autour de nous, c'est un silence de mort et la lune montre les moindres détails de la nature en ombres fantastiques... Nous arrivons sans encombre jusqu'à 200 mètres de Saint-Pierremont. Une compagnie est désignée pour faire l'attaque du bourg par l'ouest... avec nos trois sections ; je m'établis face à l'église, dans une petite mairie, en petites colonnes par quatre, à larges intervalles. Des fils de fer — de ceux qui entourent les enclos de pâturages — nous séparent des tranchées allemandes où tout semble dormir. Silence trompeur ! Je donne l'ordre de couper les réseaux. A peine le travail a-t-il commencé que nous entendons siffler autour de nous une grêle de balles... Instinctivement, nos hommes ont formé le bouclier, se serrant les uns contre les autres, se faisant tout petits... (1) Les balles sifflent plus nombreuses ; mes gens deviennent nerveux et je sens que j'aurai du mal à les retenir. « — Restez-là... si vous vous levez, vous êtes perdus... » A peine ai-je prononcé ces paroles que l'un d'eux s'approche de moi : « — *Mon capitaine, il en vient de derrière.* » J'étudie la direction des balles. Cet homme a raison. Nous avons alors Saint-Pierremont devant nous, Magnières à notre gauche, les bois de Lalau derrière. Oui, les balles viennent des lignes françaises. Par mégarde, on tire sur nous. Je retire ma compagnie de cet endroit critique. Je n'ai pas un seul blessé... Les ordres ont été changés ; l'attaque ne doit plus se produire que par le sud (c'est-à-dire par un mouvement d'aile droite). Auprès de nous, c'est une tiraillerie d'enfer. *Mes hommes semblent indifférents à ce qui se passe* (singulières accalmies du combat) : les uns font leur correspondance au pied d'un arbre, les autres grignotent un morceau de leur boule... A 8 heures, je reçois l'ordre d'appuyer la droite du bataillon d'attaque qui est prise à partie par les mitrailleuses allemandes cachées dans un grenier... Nous partons en file indienne. Les balles sifflent, car nous nous rapprochons de la ligne de feu... La situation n'est pas drôle ; plusieurs de nos hommes sont déjà atteints. Un jeune officier passe près de moi, soutenu par deux soldats. Il a une balle dans le ventre et hurle de douleur : « *Achevez-moi ! Achevez-moi !* » Il va mourir 20 mètres plus loin. Au bout d'une heure de tiraillerie, je sens la droite du bataillon fléchir ; certains éléments commencent à battre en retraite (nouveau trait d'une exactitude frappante), et je me dispose à les remplacer, quand un ordre m'arrive d'avoir à me porter sur la gauche où l'on craint une contre-attaque ennemie... Arrivés à gauche, nous nous établissons en première ligne, face à Magnières. Nous devions y rester jusqu'à la nuit... Notre attaque n'a pu progresser, mais les Allemands, de leur côté, ont été incapables de contre-attaquer... L'après-midi a été terrible. Une canonnade infernale nous a fixés au sol impitoyablement. Les obus ennemis arrivent parallèlement à nous et nous frôlent littéralement. Nous mettons nos sacs sur nos têtes pour nous parer des éclats... Vers 6 h. 1/2,

(1) Voir sur les combats de la Passée du Renard et de La Bourgonce, le 8, un récit allemand dans Franz Rudolf, *Helden und Heldentaten* : « Héros et actes de héros », p. 76.

(2) Capitaine Raimbault, *Journal de campagne*, p. 102.

(1) « Une troupe qui se resserre pour combattre est une troupe dont le moral faiblit... » Colonel Ardant du Picq, *Etudes sur le combat.*



THANN. — ASPECT DE QUELQUES RUINES

nous recevons l'ordre de réintégrer nos tranchées au bois Lalau. Il fait un orage épouvantable. Les éclairs se mêlent aux éclatements d'obus... Enfin nous arrivons à nos tranchées avec la nuit, suant, ruisselant, dans un état indescriptible. Quelques obus nous poursuivent encore... »

Ce récit sincère est plus frappant que toutes les considérations théoriques sur les alternatives et les incertitudes qui laissent la victoire en suspens jusqu'au moment où elle se déclare. Rien n'enseigne plus fortement la véritable raison du combat : il faut tenir. Ne nous lassons pas de le répéter : le soldat sent son mal, il ne sent pas celui qu'il fait à l'ennemi.

Sur tout le reste du front, la journée du 8 a été bonne, sans plus. Car, si c'est le jour où l'ennemi procède à son premier départ, c'est le jour où, sur le front de l'armée Dubail, il faut boucher le trou fait par le départ de la 6e division de cavalerie.

Et ce n'est pas tout : le général Dubail reçoit, le lendemain 9 septembre, l'ordre d'avoir à céder encore un autre corps tout entier. Chaque fois qu'il se prépare à frapper un coup, son bras est arrêté, l'instrument dont il dispose est affaibli : « La partie décisive se joue à l'extrême gauche, lui fait savoir le Grand Quartier Général. Il serait absolument nécessaire de transporter encore un corps d'armée, 8e ou 13e, dans la région de Paris. Désignez-en un et tenez-le prêt. »

Rien de plus décourageant... En fait, c'est la victoire. Mais le général commandant la 1re armée ne peut le savoir. Personne ne peut le savoir, à cette date. C'est le 6 que s'est engagée la bataille de la Marne : le 9, elle est encore indécise. Au cri d'appel du commandant en chef, on devine que l'inquiétude est à son comble : car, c'est le moment où l'ennemi, sentant la fortune chanceler, la presse désespérément.

Plus près, au Grand-Couronné, la bataille se décide, le 8 au soir, par le départ de l'empereur, mais le commandement français l'ignore aussi et, même, s'il juge d'après l'aspect général des choses, il ne sait que penser.

Et voici qu'une manœuvre nouvelle, qui se dessine de la part de l'ennemi, ajoute à la préoccupation générale du haut commandement français et notamment des chefs qui dirigent les opérations en Lorraine. Le général Dubail a raconté quel souci lui donna un renseignement saisi sur l'ennemi lui apprenant qu'un mouvement important, partant de Metz, se développait vers le sud-ouest et que les Ve, XIVe et IIIe corps bavarois avaient à marcher sur Commercy. Les armées de l'Est allaient-elles se trouver coupées ?

Que l'on s'imagine l'assaut que de telles nouvelles fragmentaires livrent à l'esprit parmi les exigences instantes des combats journaliers. Quant à ce qui se passe au loin, quant aux chances de succès ou de perte sur l'ensemble du front, le chef local ne peut les connaître. Les quelques renseignements qui lui parviennent sont emportés dans le tourbillon des pensées qui l'absorbent. « Nous ignorions, d'ailleurs, en tous points, ce qui se faisait de l'autre côté de la Meuse ; si je vous disais, qu'à l'heure actuelle, je sais bien peu de chose encore de cette affaire de Charleroi ! »

C'est parmi ces obscurités qu'il faut agir, se décider. Il n'y a qu'un réconfort, et c'est, précisément, l'action : *Age quod agis*.

Ajoutons, pourtant, que le général Dubail trouve un autre soutien dans la valeur, chaque jour croissante, de ses troupes. Il a dit à quelqu'un qui l'interrogeait : « Je croyais connaître l'infanterie : jamais je ne me l'imaginais aussi tenace. C'est cette ténacité qui a été pour nous, pour l'ennemi, la « surprise », *la faculté inconnue*. » Dans cette phrase, la modestie restreint peut-être un peu trop la part du chef.

Voyons donc ces trois journées qui vont décider de la victoire. Bien entendu, on ne peut plus les séparer un instant, par la pensée, des synchronismes, c'est-à-dire de la fin de la bataille du Grand-Couronné et des progrès de la bataille de la Marne.

FIN DE LA BATAILLE DE LA MORTAGNE (9-12 SEPTEMBRE)

A partir du 9 septembre, le général Dubail est obligé de reconstituer de nouveau son front devant l'ennemi. Après réflexion, il a cédé son 13e corps :

TROUPES FRANÇAISES DANS LES RUES DE THANN

c'est-à-dire son corps du centre. Il préfère garder sa force aux deux ailes. Le 13e corps a l'ordre de s'embarquer, dès le 11, dans la région d'Epinal, pour être transporté au nord de Paris.

Avant d'imposer à la 1re armée une pareille amputation, le haut commandement a voulu, cependant, lui faire savoir à quel point la résistance opposée par elle à l'ennemi était un titre d'honneur aux yeux de ses chefs, et dans quelle mesure, à ces heures critiques, elle avait assuré le salut du pays. Le 10 septembre, il adresse au général Dubail l'ordre du jour suivant :

Depuis près d'un mois, votre armée combat presque journellement, montrant des qualités remarquables d'endurance, de ténacité et de bravoure. Vous avez su, vous-même, insuffler à tous l'énergie dont vous êtes animé; malgré les prélèvements importants qui ont été successivement opérés sur vos forces, vous avez su maintenir l'ennemi, et vos troupes ont compensé la diminution de vos effectifs par une activité toujours croissante.

Je tiens à vous témoigner, à vous et à la 1re *armée, toute ma satisfaction pour le résultat obtenu.*

Cet ordre du jour est porté à la connaissance des troupes.

Pour combler le vide produit par le départ du 13e corps, la 71e division de réserve est appelée de la deuxième ligne de défense et prend possession des tranchées. D'autre part, le mouvement de l'ennemi du côté des Vosges méridionales ayant été contenu, on se décide à employer en Lorraine des troupes conservées jusque-là dans la région de Belfort (1).

(1) Les récits officieux allemands reconnaissent le succès français dans les Vosges et le Sundgau à partir du 9 septembre. Une poussée venant de Belfort se fit dans l'ordre suivant : une colonne venue de Delle le long de la frontière

Le groupement du sud (général Mazel) est dissous : la 14e brigade de dragons restant à la disposition du gouverneur de Belfort, la 66e division (général Woirhaye) est mise aux ordres directs de la 1re armée ; cette division s'échelonnera dans la région du Thillot-Saint-Maurice, de façon à rendre entièrement disponible la 41e division qui sera portée tout entière sur le front. Ces mouvements s'accomplissent le 9, le 10 et le 11 septembre.

Peu à peu, les renseignements se précisent : des reconnaissances d'avions multipliées apprennent que l'ennemi a retiré de son front une partie de ses troupes et de son artillerie lourde.

Le général Dubail ne veut pas exposer ses soldats inutilement. Il tient à ne pas les égailler en de petites tentatives dispersées ; il veut les avoir bien en mains pour l'heure décisive qui s'approche. Il donne donc simplement l'ordre de multiplier les reconnaissances et les patrouilles sur tout le front pour faire des prisonniers, s'éclairer sur la situation et les dispositions de l'ennemi.

C'est seulement le 11 septembre, dans la matinée, que les ordres sont donnés pour une reprise générale de l'offensive.

Le 11, à 11 h. 45, le général commandant la 1re armée fait connaître à tous les chefs de corps sous ses ordres que l'ennemi se retire devant le groupement des Vosges (Saint-Dié). Il ordonne de faire pression sur l'ennemi pour le refouler par un large mouvement d'ensemble en avant.

A 13 h. 10, les ordres de l'armée font connaître que l'ennemi vient d'évacuer Saint-Dié. Il est prescrit que des détachements de poursuite soient lancés partout où il cède.

Evidemment, l'ennemi a décidé de se replier en commençant par la partie de son front la plus risquée, celle qui s'est lancée par Saint-Dié le long des Vosges : nous avons dit que ses communications étaient menacées sur la Meurthe par La Bolle dès le 8. Il n'a plus qu'à s'échapper au plus vite : c'est ce qu'il fait dans la journée du 10 septembre. Le 14e corps progresse facilement dans la combe de Nompatelize et réoccupe Saint-Dié. De son côté, la 41e division pousse son infanterie jusqu'à Fouchifol et sa cavalerie jusqu'à Laveline.

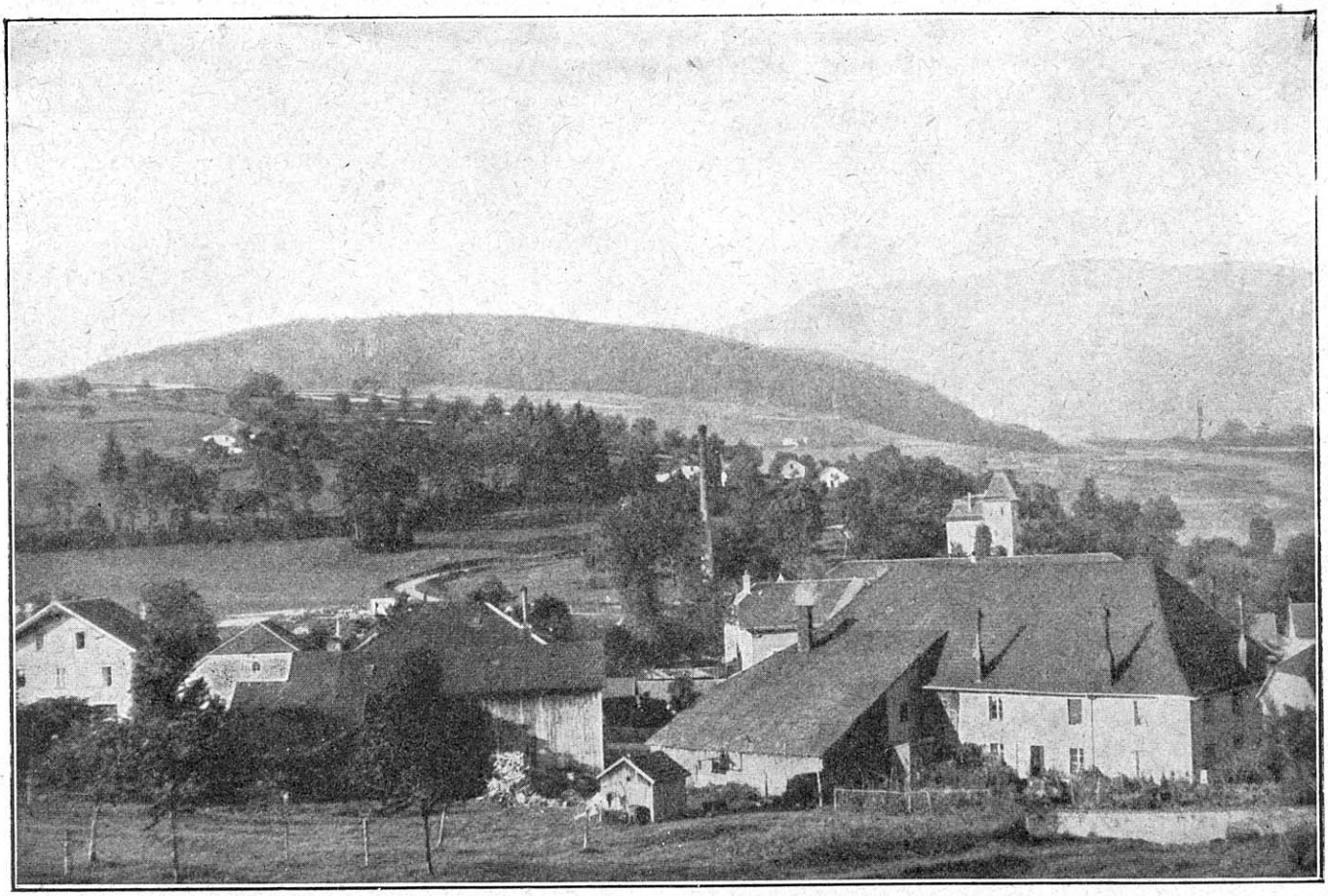
« *Vendredi* 11 *septembre.* — O surprise, écrit le lieutenant Belmont, ce matin la batterie qui nous canardait sans trêve depuis plusieurs jours s'est tue, et nous avons lieu de croire qu'elle a filé cette nuit. On dirait que les Allemands ont fait le vide devant nous. Une patrouille que je viens d'envoyer presque jusqu'aux tranchées qu'ils occupaient est revenue sans avoir reçu aucun coup de fusil et rapportant des objets pris sur des cadavres Allemands : sacs, cartouches, fusils, vivres, papiers, etc. Décidément, nous leur avons fait plus de mal que nous ne pensions. Allons, ça va bien (1). »

Mais, sur la gauche de la 1re armée, l'ennemi paraît vouloir tenir. Ne pas oublier que la bataille du Grand-Couronné n'est pas encore tout à fait achevée à cette date du 11, et que l'ennemi a le plus grand intérêt à « occuper »

(1) *Lettres d'un officier de chasseurs alpins*, p. 47.

suisse, une autre passant par Montreux-Vieux, dans la direction d'Altkirch, une troisième passant par La Chapelle, s'avançant vers Senntheim. En même temps, d'autres détachements venaient du Ballon d'Alsace par la route de Bussang. Ces troupes se heurtèrent, autour de Senntheim, aux brigades de landwehr badoises et wurtembergeoises. Après quelques rencontres où les Allemands avouent de grandes pertes, le front français d'Alsace fut consolidé au delà de Thann. Conséquence stratégique des plus importantes puisque, désormais, la droite de la grande armée française se trouva solidement consolidée par l'Alsace et la ligne des Vosges, en avant de Belfort, cette place se trouvant elle-même à l'abri d'un coup de main. (V. Georg Holscher, *Kurzgefasste Geschichte der Weltkrieger*, « Précis de l'histoire de la guerre mondiale », t. II, p. 18 et suiv.)

Voir aussi, sur ces événements qui, malgré leur importance stratégique, passèrent à peu près inaperçus : Kircheisen, *La Lutte des peuples*, fin du fascicule 18 : « Les Français entreprirent une troisième avance en Alsace, au début de septembre, exactement en même temps que la bataille de la Marne. Il s'agissait d'une attaque entreprise avec de faibles forces, probablement dans le but unique de maintenir des troupes allemandes importantes (?) loin du front de bataille principal. Cette offensive française n'arriva ni à Mulhouse ni à aucune ville importante de la plaine du Rhin (ce n'était pas son objectif). La marche en avant ne se heurta pas à de grandes difficultés puisque les Allemands n'avaient que de faibles troupes dans la région de l'Ill et avaient ordre de se retirer (!). Les Français arrivèrent à la ligne Feldbach, Altkirch, Heinssbrunn (sud-ouest de Mulhouse) et même au Lutterbach (faubourg de Mulhouse)... Après différentes alternatives, la ligne française se fixa sur d'excellentes positions autour de Thann, Burnhaupt et Senntheim... Bien du sang a coulé dans le Sundgau, et surtout celui de la landwehr et de la landsturm qui ont vaillamment combattu. Nous devons le même éloge aux Français. »



SAINT-MAURICE EN ALSACE

Dubail et Castelnau, tandis qu'il entreprend son mouvement sur Saint-Mihiel.

Aussi les tentatives faites au 8e corps, dans la journée du 11, ne donnent pas de résultats. En fin de journée, le général commandant le 8e corps d'armée (c'est-à-dire la gauche de l'armée Dubail), agissant sur la Mortagne, définit ainsi la situation : « Une compagnie envoyée sur Magnières a été accueillie par un feu violent. Une autre compagnie envoyée sur Vallois a été canonnée et arrêtée avant même de l'atteindre. Ordre a été donné de conserver le contact toute la nuit. »

Tout compte fait, on se sent maître de la situation et le général Dubail maintient ses ordres pour l'offensive générale, le 12 septembre.

En vue de forcer la dernière résistance ennemie et de la rejeter au nord de la Meurthe, la 1re armée attaquera : le 8e corps dans la direction générale Domptail-Aizerailles ; la 71e division de réserve dans la direction Baccarat ; le corps d'armée provisoire sur Raon-l'Etape ; le 14e corps sur Ban-de-Sapt ; la 41e division sur Coinches.

Il faut dire tout de suite comment ces ordres s'adaptent aux réalités nouvelles pour le soldat. Celui-ci est épuisé, presque découragé. Il attend depuis de longues heures, l'arme au pied ; on lui promet toujours la victoire et elle ne se décide pas. Il doute... Cependant, il continue à vaquer aux travaux de la tranchée et du camp.

« Nous étions à déjeuner d'un excellent plat de champignons qu'un de nos lieutenants, expert en cuisine, nous a préparé, quand un bruit étrange, invraisemblable, *venant d'on ne sait où*, circule parmi nous... Il dit, en substance, ceci : les Allemands sont partis cette nuit de Magnières et de Saint-Pierremont et se retirent rapidement vers le Nord!...

« Nous haussons les épaules... Un bruit de cuisinier sans doute! Au reste, nos postes armés ont tiraillé toute la nuit avec ceux de l'ennemi, à tel point que nous n'avons pu dormir... Aucune action sérieuse n'a eu lieu depuis le combat du 9... Cependant, les bruits se précisent. Nous allons à la lisière du bois et croyons apercevoir une forte

patrouille de pantalons rouges sur les hauteurs au delà de Magnières, là même où, la veille encore, les ennemis avaient leurs canons... De plus, quelqu'un fait remarquer que ceux-ci se sont tus toute la matinée, ce qui était extraordinaire.

« A peine avons-nous fait cette double constatation qu'un ordre arrive : ... *Le e régiment* (le mien) *sortira à midi de ses tranchées, se dirigera sur Saint-Pierremont abandonné cette nuit par l'ennemi et prendra possession du village où il attendra de nouveaux ordres...* Les hommes rient, gambadent, font le saute-mouton sac au dos et fusil en bandoulière. Nous n'entendons ni canon, ni fusil, ni mitrailleuse. Nous traversons la rivière infectée. Nous occupons le village... Un vieillard, assis au chevet de sa porte défoncée, nous regarde défiler hébété, les yeux sans expression. C'est tout ce que nous rencontrons d'êtres vivants. Et, pourtant, là-bas, voilà une femme qui fouille dans les débris de sa demeure. Elle nous raconte que, vers minuit, alors que les officiers boches étaient réunis pour faire bombance, on leur avait donné l'ordre de partir précipitamment au delà de la Meurthe. Ç'avait été une fuite éperdue. La fusillade, que nous avions entendue pendant la nuit, avait été effectuée par leurs patrouilles d'arrière-garde pour dissimuler leur retraite... L'ordre est d'aller coucher à Domptail (1). »

Sur tout le reste du front, l'effet est le même : soudain, imprévu, à peine croyable, à peine cru, mais produisant, aussitôt qu'il se confirme, une joie intense, une détente presque douloureuse à la fin d'une lutte si terrible et si épuisante.

L'ennemi se retire en masse derrière la Meurthe dont il a détruit les ponts.

On va pouvoir galoper à sa poursuite, le saisir enfin, l'écraser dans une suprême étreinte!...

Des ordres arrivent encore du haut commandement, le 11 septembre dans la matinée : *Il se peut que l'ennemi récupère des forces devant la 1re armée pour les amener devant Nancy ou dans la Woëvre* (et nous savons qu'il en est ainsi, en effet). *Etudiez les moyens de récupérer des forces, de préférence un corps d'armée constitué qui pourrait être amené en arrière de votre gauche comme réserve générale des 1re et 2e armées à hauteur de Bayon. S'il en était besoin, toutes ces forces pourraient être portées en Woëvre.*

Pour se conformer aux ordres du Grand Quartier Général, le commandant de l'armée désigne, d'abord, le 14e corps, puis, de préférence, en raison de l'urgence, le 8e qui est à proximité de la voie ferrée. Le 8e corps, sous la protection de fortes arrière-gardes laissées sur place, est relevé du front et porté dans la région de Bayon-Charmes, pour être immédiatement envoyé vers Saint-Mihiel. Le 14e corps se développe sur la région de Rambervillers ; la 71e division de réserve et la 41e division se partagent le front qu'il a évacué.

Tandis que tous ces changements s'accomplissent, non sans trouble, à la 1re armée, l'ennemi se replie toujours presque sans être inquiété.

C'est la retraite générale, immédiate, sans réplique, toute affaire cessante.

LA RETRAITE ALLEMANDE

L'émotion fut vive, dans le camp allemand, quand on reçut l'ordre de se retirer hâtivement après les sacrifices immenses que la marche en avant avait coûté aux deux armées de von Heeringen et du kronprinz de Bavière. Les explications les plus variées furent répandues. Un soldat écrit : « Cette mesure est en rapport avec la grande retraite stratégique de l'aile ouest qui, par sa marche audacieuse, est arrivée à travers la Belgique et la France du Nord, jusqu'aux portes de Paris. C'est par suite de cette savante retraite que l'armée dut se retirer sur des positions d'arrière. Lunéville fut ainsi évacuée... » Un autre écrit : « Avant-hier, nous sommes revenus en arrière. Comme on a retiré trois corps de notre armée et qu'un autre les suit, le nôtre doit prendre leur place. Il n'est pas question d'attaquer ; car de grandes forces françaises sont en face de nous (on sait que les forces françaises étaient chaque jour diminuées par des transferts de troupes). Nous nous sommes retirés,

(1) Capitaine Raimbault, *Journal de campagne*, p. 131-133. Certainement, les Allemands ne savaient pas encore, le 9, à Magnières, que les ordres étaient donnés en haut lieu pour leur départ. Un officier du XIVe corps écrit, le 8 et le 9, de Magnières : « Nous pouvons aller nous promener à cheval à Baccarat et, en passant, prendre un bain dans la Meurthe. » Le 9, il écrit, toujours près de Magnières : « Hier, excellent jour de repos ; nous autres, officiers de la batterie, nous nous sommes promenés à cheval toute la journée, ainsi que le médecin-major. Les Bavarois ont organisé une brasserie à Baccarat... » Le 23 septembre, on retrouve le même officier, après quatre jours de marche et soixante-dix-sept heures de chemin de fer, à Saint-Quentin. Nous y reviendrons. V. *Briefe aus dem Felde*, aux dates indiquées.

CHASSEURS ALPINS ABATTANT UN POTEAU FRONTIÈRE

maintenant, sur les collines derrière Lunéville *qui a coûté tant de sang* ; ayant fait sauter tous les ponts, nous nous sommes fortement retranchés. Les Français ont occupé Lunéville avec de faibles avant-postes. »

Pour remonter le moral de l'armée, on affirme que le kronprinz est victorieux et que Verdun est aux abois : « Les attaques contre les forts de la Meuse ont bien progressé et apportent d'excellents résultats. »

Le 10 septembre, le haut commandement allemand annonce : « Le kronprinz allemand a pris aujourd'hui avec son armée la position au sud-ouest de Verdun (d'où l'on pouvait conclure que la place était entourée). Des corps de son armée attaquent les forts d'arrêt situés au sud de Verdun. Les forts sont bombardés depuis hier par l'artillerie lourde... »

On fit venir le roi de Bavière lui-même et, par une proclamation vibrante, il s'efforça de remonter le moral de ses régiments qui, se croyant victorieux, se plaignaient d'être sacrifiés à l'impéritie du haut commandement allemand. Voici cette proclamation :

« MES BRAVES BAVAROIS!

« Plein d'orgueil et de joie de la conduite héroïque de nos troupes, je me suis hâté d'accourir sur le théâtre de la guerre, pour exprimer à tous ceux qui appartiennent à mon armée, à tous les généraux, officiers, sous-officiers et soldats une pleine et entière reconnaissance.

« Soldats! vos actes méritent d'être placés à côté des plus hauts faits de l'histoire de nos ancêtres et vous assurent dans l'avenir une gloire immortelle.

« Beaucoup de succès et de grands succès sont déjà obtenus; mais il faudra livrer encore de durs combats jusqu'à ce que nos ennemis, qui nous ont criminellement attaqués, soient abattus. J'ai la ferme conscience que, tous, vous persévérerez dans votre inébranlable fidélité et bravoure jusqu'à la fin victorieuse de la guerre.

« Soldats! mes meilleurs vœux vous accompagnent. Que le Dieu tout-puissant daigne attacher pour toujours la victoire à nos drapeaux. C'est ma fervente prière quotidienne au milieu de ces grands événements pour nous si durs !

« Donné en Lorraine, le 11 septembre 1914. »

Signé : LOUIS.

« Si durs », en effet. L'aveu ne pouvait pas ne pas échapper des lèvres du souverain qui, se subordonnant aux ambitions prussiennes, avait jeté ses peuples et ses hommes dans une telle aventure.

Le fait était là : toute la Mortagne évacuée ; la Meurthe délivrée ; la 1re armée française, enfin payée de ses peines, voyant, partout, les étendards ennemis fuir devant elle. Un désastre pour les deux armées allemandes, désastre que rien au monde ne peut pallier.

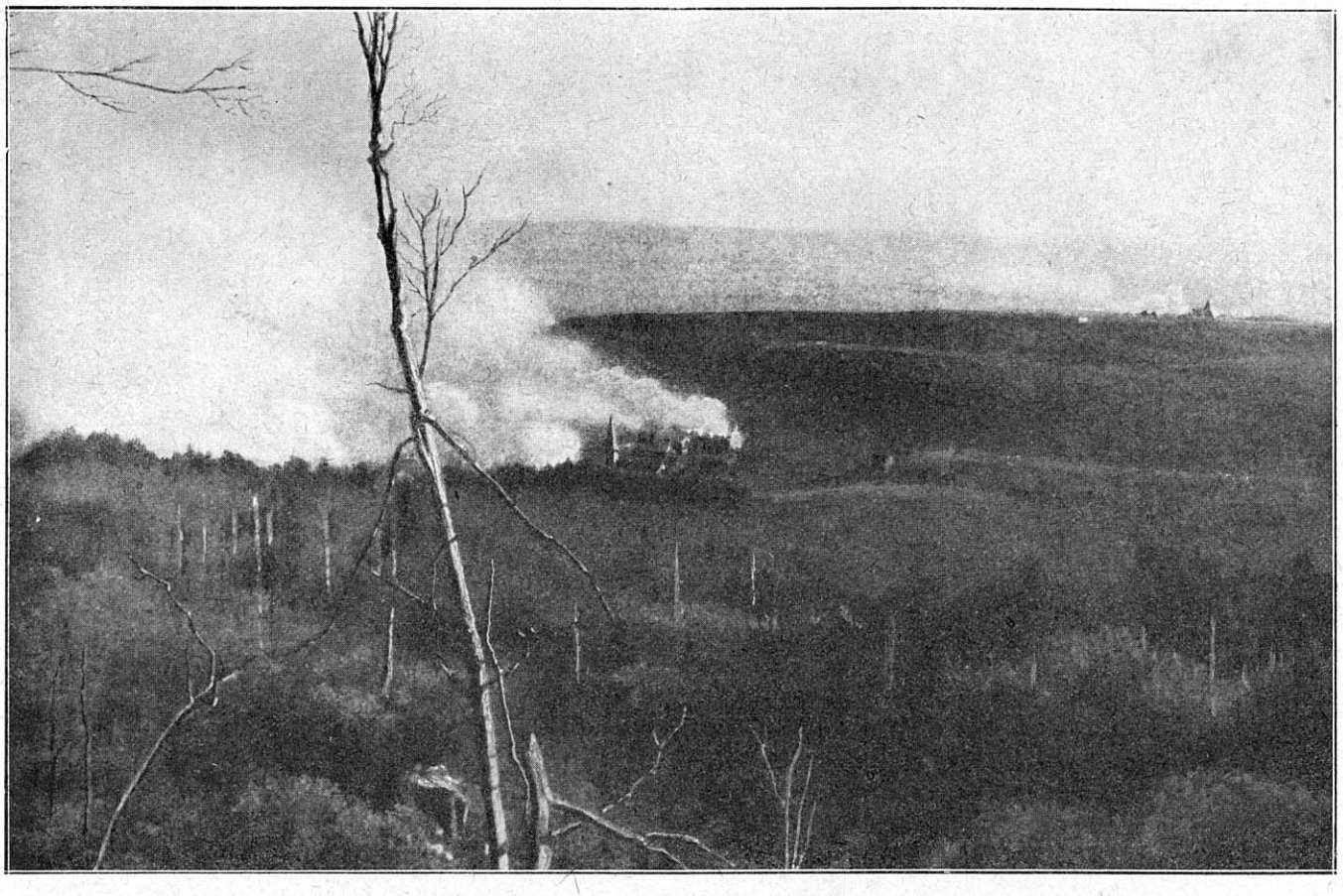
Le mensonge officiel lui-même ne trompe personne. Car, la retraite, c'est la défaite. Les conséquences n'en sont limitées que parce que les armées françaises ont été affaiblies progressivement et qu'elles ne peuvent que prendre le moule du recul ennemi.

Des détachements de poursuite poussés jusqu'à la région de Blamont n'ont pas rencontré l'ennemi. Par contre, il occupe encore Raon-sur-Plaine, le Donon, Senones, Ban-de-Sapt : c'est-à-dire qu'ayant laissé toute la plaine lorraine, il va essayer de se maintenir sur les contreforts des Vosges qui la dominent.

Que peut faire la 1re armée pour exploiter sa victoire ? Le 12 septembre, on presse l'enlèvement du 8e corps. Il faut, d'urgence, un corps d'armée dans la Woëvre. La 1re armée est pompée en quelque sorte et glisse des mains de ses chefs (1).

D'ailleurs, en raison de la situation générale, des transformations plus profondes encore vont s'accomplir. Comme nous l'avons dit, à propos de la 2e armée, les armées Castelnau et Dubail, ayant rempli leur tâche dans l'Est, sont profondément remaniées. La frontière nationale étant, de ce côté, à peu près récupérée, la zone d'action de la 1re armée est étendue, le 13 septembre, au nord, jusqu'à la vallée de la Moselle. Cette armée prendra désormais à sa charge toutes les opérations à

(1) Ces alternatives produisent, chez le soldat, une véritable déception : « *A 9 heures*, écrit le capitaine Raimbault, *est arrivé un ordre : le 8e corps d'armée victorieux va continuer sa marche en avant et poursuivre l'ennemi jusqu'au delà de ses frontières.* » Il n'y a pas une heure que nous l'avons reçu, qu'un autre le remplace. Nous abandonnons la poursuite à des unités nouvelles et allons nous embarquer en chemin de fer, à Charmes, pour une destination inconnue !... C'est égal, cette pseudo-poursuite nous a donné l'illusion de la victoire. » *Loc. cit.*, p. 136.



INCENDIE D'UN VILLAGE EN ALSACE

l'est de la Moselle. Elle s'établira *sur la ligne la plus courte et la plus favorable entre Nancy et ses environs, ayant en arrière du front une forte réserve et gardant par ses corps spéciaux les crêtes des Vosges*. Elle perdra un corps d'armée (le 8e) et recevra, par contre, le 16e corps et les divisions de réserve de la 2e armée.

La 2e armée, dégagée de la préoccupation de couvrir Nancy, est chargée des opérations entre Meuse et Moselle. Elle comprendra le 20e corps, un corps de la 1re armée (le 8e), la 2e division de cavalerie et une division de réserve rattachée pour le moment à la 3e armée; elle conservera la place de Toul et celle de Verdun pourra lui être ultérieurement rattachée.

Ainsi la nouvelle mission de la 1re armée sera de faciliter, tout à fait à l'extrême droite, la tâche des 2e et 3e armées chargées de garantir le flanc droit de notre dispositif contre toute entreprise ennemie venant de la région Metz-Thionville. Les ordres s'exécutent le 14 septembre : à cette date, les 59e, 64e, 68e divisions de réserve qui occupent les positions du Couronné de Nancy, les 70e et 74e divisions de réserve et le 16e corps sont rattachés à la 1re armée.

LES CRIMES ALLEMANDS La bataille de la Haute-Mortagne et la bataille du Grand-Couronné s'achèvent, ainsi, en même temps que la bataille de la Marne. Dans l'Est, le résultat territorial est particulièrement important : la Lorraine est délivrée.

A cette délivrance, l'armée et la population poussèrent un cri de joie, mais qui se confondait avec un cri d'horreur à la vue de ce que les Allemands avaient fait de ce beau et malheureux pays.

Citons quelques notes prises sur le fait :

« C'est au sortir de la messe, le 8 septembre, écrit le curé de Moyenmoutier, que les Allemands nous ont annoncé leur prochain départ. Eux partis, quelle délivrance. Mais nous, qu'allions-nous devenir ? Une peur terrible de la solution finale pesait sur nous. Ils avaient

ramassé 200 hommes du village et ils en emmenèrent une centaine devant eux. Qu'en ont-ils fait ? Nous ne les avons plus revus... Le 10 et le 11, nous avons encore vu passer quelques soldats allemands, tantôt à pied, tantôt à cheval. Ils étaient beaucoup moins arrogants. Il en restait un poste pour garder les 200 blessés français... Et, maintenant, que va-t-il advenir ? Nous nous posions la question, lorsque samedi à 11 h. 1/2, apparut un artilleur, un éclaireur français tout étonné de constater que les Prussiens avaient quitté le pays. Il fut suivi de quelques troupes françaises dont la vue produisit sur nous un effet prodigieux. Qu ipourra dire avec quelle joie nous les avons accueillis ? On pleurait à chaudes larmes et nos blessés, prisonniers depuis quinze jours, oublièrent leurs souffrances à la pensée qu'ils étaient redevenus français.. (1) »

Sur la rentrée à Saint-Dié, voici le témoignage d'un soldat :

« Les Allemands battent en retraite devant nous, et voilà déjà trois jours que nos troupes ont réoccupé Saint-Dié ; mais un Saint-Dié ravagé, encore frémissant des sauvageries de ces Boches, et où les femmes et les enfants venaient au-devant de nous pour nous serrer les mains et nous jeter des fleurs (2). »

Voici la région de Rambervillers :

« Le 10 septembre, écrit un médecin militaire, notre ambulance fut désignée à 7 h. 1/2 pour fonctionner à Bult. Les combats étaient rudes en avant de Rambervillers. Il fallait repousser l'ennemi sur la rive droite de la Meurthe... Notre premier blessé fut votre malheureux frère... Au petit jour, le 11, j'étais auprès de lui. A 9 heures, je revins, il me dit aller mieux. « Docteur, me « dit-il, quelles sont les nouvelles de ce matin ? — Très « bonnes ! Joffre leur a flanqué une pile. » Nous savions à peine, ce jour-là, par des bruits officieux, le succès de nos armées sur la Marne. « Ah ! tant mieux, me dit votre « frère, je suis bien content. » Ce furent ses dernières paroles (3). »

Et voici, maintenant, la fin de l'occupation à Raon-l'Etape :

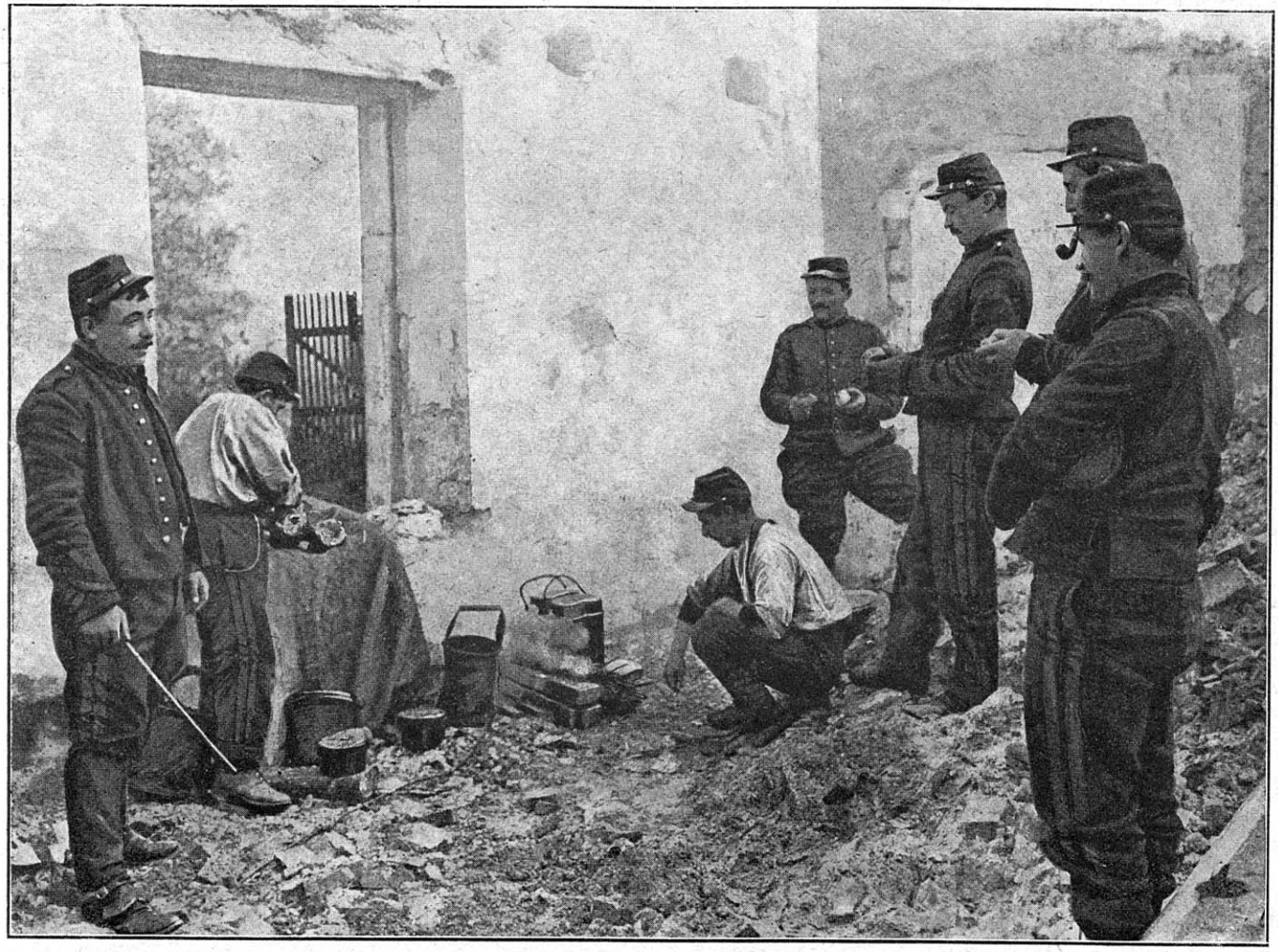
« A quels signes avez-vous deviné que les affaires n'allaient pas bien pour eux ? — Aux signes que voici : les déménagements commencèrent à se précipiter. Le major de l'hôpital reçut sa femme et s'enivra de plus belle au champagne. Une diaconesse fit plusieurs voyages en auto : les trousseaux prenaient la route de Strasbourg. Les soldats étaient plus inquiets, plus soupçonneux. Des troupes stationnaient un instant sur la place, et puis remontaient sur Badonvillers. Toute la nuit, l'artillerie défilait vers l'est. On avait évacué bon nombre de blessés en voitures, en charrettes, en fourgons. Les ponts de bateaux qui repartaient formaient un long défilé. Le jeudi, je fis le tour de la ville ; des soldats du génie minaient le grand pont qui devait sauter un peu après. On prit le curé comme otage avec une vingtaine d'habitants (1). »

Quant aux abominations commises par les Allemands dans cette région, elles sont semblables à celles qui partout marquent les pas de l'invasion avant la bataille de la Marne.

A Lunéville, pillage, incendies, violences sur les femmes, assassinat. A Chanteheux, près Lunéville, le maire témoignera devant la commission d'enquête : « L'occupation allemande dans notre commune a duré du 22 août au 12 septembre. Les occupants étaient des Bavarois. Ils ont mis volontairement le feu à vingt maisons. Onze personnes ont été tuées sans aucun motif... » A Gerbéviller, trente-cinq civils au moins ont été fusillés. On tue, on pille, on brûle. A Crion, le curé et le maire, fusillés. Un officier, qui a été attaché à l'ambassade d'Allemagne à Paris pendant huit ans, dit : « Le curé a fait des signes et a avoué : quant au maire, le pauvre diable, je crois bien qu'il n'a rien fait » A Maixe, dix personnes fusillées, hommes, femmes, jeunes filles, le tout accusé pêle-mêle d'avoir tiré sur les Allemands. A Baccarat, pillage général, puis incendie (2). Un témoin dépose: « J'ai logé chez moi le général Fabricius qui commandait l'artillerie du XIV^e^ corps badois. Il m'a dit : « Je ne croyais pas qu'il y avait autant de vin fin à Baccarat. Nous avons pris plus de cent mille bouteilles (3). » Les Badois cependant faisaient les dégoûtés. Un témoin a déposé : « Des Badois sont venus après l'incendie de Baccarat : « Ce sont encore ces cochons de « Bavarois ; nous ne sommes pas de la même « race (4). » A Guiscard, deux hommes fusillés à bout portant, sans raison. A Einville, fusillade, otages, pillage, incendie. A Remenoville, incendie, meurtre : un sieur Thomas brûlé,

(1) Colin, *Les Barbares à la Trouée des Vosges*.
(2) Lettre du lieutenant Belmont, p. 48.
(3) Lettre du D^r^ Saqui, écrite de l'ambulance de Rambervillers. Citée dans M. Barrès, *Les Voyages de Lorraine et d'Artois*, p. 177.

(1) Colin, *Les Barbares*, etc., p. 251.
(2) *Rapports et procès-verbaux*, passim.
(3) *Ibid.*, p. 157.
(4) *Ibid.*, p. 157.



ARTILLEURS FRANÇAIS FAISANT LA CUISINE DANS LES RUINES D'UNE MAISON

carbonisé, un sieur Pierrat a le nez tranché, puis on le fusille. A Dombasle, dans une ferme isolée, quatre hommes fusillés, la ferme brûlée. A Sommerviller, un homme tué à table, un autre fusillé. A Rehainviller, le curé fusillé : « Je sais que M. l'abbé Barlot, curé de Rehainviller et M. Noircler ont été emmenés par les Allemands, quand ceux-ci ont battu en retraite. Je n'ai pas assisté à l'arrestation, mais, le 20 septembre, j'ai exhumé le corps de M. le curé qui était enterré à 500 mètres du village. Il était en pleine décomposition. On n'a plus revu Noircler (1). »

A Hériménil, la population est rassemblée par force dans l'église :

« J'étais à l'église où les Allemands m'avaient contrainte à me rendre, comme tous les habitants de la commune, en me disant que les personnes qui n'obtempéreraient pas immédiatement à leur ordre seraient fusillées. Je me trouvais auprès de la porte restée ouverte et je faisais face à la maison de Mme Winger. J'ai vu cette jeune femme apparaître sur le seuil de sa porte et je l'ai entendue dire : « Mes enfants ! » A peine avait-elle commencé à descendre les quatre marches de son perron qu'un capitaine portant monocle criait : « Feuer ! » Une fusillade suivit. Mme Winger s'abattit, sa bonne derrière elle. Je n'en vis pas davantage. Les Allemands ont aussi tué ses deux domestiques. Mme Winger était mère de deux petits enfants. A un certain moment, je suis sortie de l'église. Quand j'y suis rentrée, je me suis heurtée au capitaine. Celui-ci hurla plutôt qu'il ne cria : « Je ne veux « pas qu'on ouvre les portes de l'église; je veux que les « Français tuent eux-mêmes leur propre peuple ! » Je n'ai aucun doute sur les paroles prononcées par cet offficier, car je parle très couramment la langue allemande, étant Alsacienne (1). »

Il faut clore ce triste martyrologe. Des pages ne suffiraient pas à reproduire les témoignages. Quant aux faits eux-mêmes, il faudrait des volumes. La volonté déclarée des Allemands de briser la résistance française par la

(1) *Ibid.*, p. 165.

, p. 170.

terreur ne s'affirma nulle part avec plus de férocité tenace qu'en Lorraine et dans les Vosges. Les autres Allemands qui éprouvaient quelque honte disaient comme ce Badois : « Ce sont des Bavarois ! »

La grande bataille de l'Est est terminée. Voyons l'ensemble du terrain tel qu'il apparaît aux premiers éclaireurs français qui le découvrent en quelque sorte, d'abord en auto, puis en avion :

« 11 *septembre.* — A 7 heures, nouvelles de la grande victoire. Le dîner se passe à chanter victoire et à faire des projets. Vaut-il mieux investir ou ne pas investir Strasbourg, etc.

« 12 *septembre.* — La nouvelle s'est répandue dans toutes les lignes allemandes : ils connaissent leur défaite. Ils vont se retirer avec armes et bagages, Pour cacher eur départ, les Allemands ont donné aux habitants l'ordre de rester sous terre. A D... ils ont dit : « Vous allez rester dans vos caves et vous n'en sortirez pas avant dix heures du matin. Si vous en sortez, vous subirez le même traitement que cette femme. » Et ils ont fusillé la femme. Quand les habitants ont, le lendemain, peureusement quitté leurs caves, D... était depuis longtemps vide d'Allemands sans qu'on sache quel chemin ils ont pris... Nous sommes partis à 9 heures du matin avec le commandant C. en auto sur la route de Baccarat. Bois d'A... haché, bouleversé, traversé en tous sens de tranchées. A la lisière du bois, un triste spectacle. A gauche de la route, le long de tranchées à peine commencées, culottes rouges et tuniques bleues, cadavres de soldats français laissés là, misérables, rabougris, momifiés... Ménil, petit village détruit par nos obus. Sur la route, des piétons angoissés regagnant leurs maisons dont ils ne retrouvent que les ruines... Pour l'instant, l'ennemi paraît bien en retraite. Quelques traînards sont faits prisonniers... Dans le bois de Glonville, les traces d'un long séjour d'un état-major : chaises et fauteuils, bordeaux et champagne ; un peu plus loin de vastes fosses où les cadavres ont pris place. B..., des cris, des applaudissements. Nous sommes les premiers officiers français qu'on ait vus depuis longtemps. Notre auto est pavoisée de fleurs par les femmes et les enfants. Comment pouvait-il rester autant de fleurs dans ce pauvre pays ?... En revenant, nous étudions les batteries de Sainte-Blaise et de Sainte-Barbe. Je les ai assez étudiées de haut pour essayer de les voir de près. A 4 heures nous sommes à Raon-l'Etape.

« *En avion,* 13 *septembre.* — Grand vent sud-ouest, bourrasque... A 3 heures, le temps est le même. Je fais sortir l'appareil et je m'embarque. Je monte tout en filant, 1.500 mètres en passant sur Baccarat. Je suis dans un gros nuage noir... Virage et marche en sens inverse tout en descendant. A 800 mètres, je vois, de nouveau, au-dessous de moi. C'est la Meurthe, mais en amont de Baccarat. Là-bas Saint-Dié. Au-dessous Raon-l'Etape. Je saute par-dessus le bois du Petit-Repy pour retrouver à Moyenmoutier la route que j'ai dû momentanément quitter. Je suis à peine à 900 mètres et sur la région qu'on croit encore devoir être occupée, Montreux, Domèvre, Blamont. Pas un coup de feu. Il n'y a plus personne. Je traverse la frontière à H... (Hertzing ?) Quelques coups de feu à partir de ce moment. Je me rapproche des Vosges, survole le front et prend de la hauteur. Voici L... H..., Sarrebourg s'étale à ma gauche. Comme il est petit cet échiquier, sur lequel j'ai vu jouer une grande bataille et, — je peux bien l'écrire aujourd'hui — commencer une grande déroute. J'ai vu ce que j'avais à voir. — 5 h. 5. Je rentre en France par Avricourt. Le vent est moins violent. Je reviens vite. Le soleil se cache derrière un nuage violet. Les Vosges se déroulent comme une belle carte en relief, chaque vallée à sa manière. Je suis joyeux. J'ai fait ce que j'ai voulu (1). »

Il n'y a plus de doute : les Allemands ont évacué le pays. C'est la victoire dans l'Est, comme c'est la victoire sur tout le front français. Le *pivot* ayant tenu, la manœuvre allemande a échoué. Le Grand-Couronné, la Mortagne sont les noms glorieux qui s'inscrivent avec la Trouée de Charmes sur les fastes de l'Histoire militaire française.

(1) C'est pour cette reconnaissance ainsi narrée par lui-même que le Dr Emile Reymond eut cette première citation à l'ordre de l'armée : « Après plusieurs reconnaissances longues et audacieuses a, le 13 septembre, par un temps jugé très mauvais et dangereux par les pilotes, été survoler, à une altitude forcément faible à cause des nuages, la région de Blamont et de Sarrebourg et en a rapporté des renseignements importants. » (*Figaro,* 12 janvier 1916.)